Galerie biographique des militaires du 14e régiment d'infanterie qui se sont distingués - Extrait de : Les fastes du 14e régiment d'infanterie - Auteur : chef de bataillon Dupré Charles Laurent - Paris, Anselin 1836 - Sources : Public Domain, Google-digitized.

MILITAIRES DU 14e REGIMENT

QUI SE SONT DISTINGUES

PAR LEURS TALENTS, LEURS SERVICES OU LEURS ACTIONS

ANGELIS (Joseph), né le 10 avril 1781, à Bastia (Corse), membre de la Légion d'Honneur et chevalier de St-Louis, capitaine commandant la 3e compagnie des voltigeurs corses, à Corte.
Vélite de la garde-impériale le 18 messidor an 12, il passa au 14e régiment sous-lieutenant le 13 juillet 1807, lieutenant le 8 avril 1809, adjudant-major le 3 juillet 1811, rang de capitaine le 3 janvier 1813.
Il fit ses premières campagnes à la grande armée. En Espagne, il fut compté parmi les plus braves de l'armée, d'Aragon. Le 25 novembre 1811, à Balaguer, l'adjudant- major Angélis pénétra seul dans les rangs d'un bataillon d'insurgés, et, se faisant jour avec son sabre, atteignit et fit prisonnier l'officier qui les commandait. L'instant d'après, avec cinq dragons du 24e, il chargea et rompit un fort peloton d'ennemis, en tua quarante-trois et en fit prisonniers trente-deux.
En 1813, le capitaine Angélis se signala pendant la campagne de Saxe. Le 26 mai, à la tête des grenadiers et voltigeurs, il pénétra le premier dans la ville d'lauer, enlevée de vive force.
A la bataille de Wachau, le 16 octobre, il commanda le 3e bataillon du 14e, sous le feu d'un corps entier de l'armée ennemie, qui lui mit la moitié de son monde hors de combat. Il avait ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité ; dans cette circonstance grave, il montra un courage, une résolution et une présence d'esprit dignes d'un chef des plus expérimentés et d'un héros. Pendant cette glorieuse résistance, criblé de blessures, une balle lui traversa la jambe gauche, deux biscayens le frappèrent : le premier lui fracassa l'épaule droite, le second lui sillonna la figure et laissa une large et profonde cicatrice. Baigné dans son sang, Angélis resta sur le champ de bataille, où l'ennemi le recueillit et le fit prisonnier.
Rendu en 1814, il a continué à servir activement, et compte aujourd'hui vingt-deux années dans le grade de capitaine. Il serait à souhaiter qu'on reconnût ses droits à un avancement, auquel, depuis longtemps, il était appelé par son ancienneté, et que justice fût rendue à un officier aussi distingué d'ailleurs par ses qualités sociales que par un mérite et des talents rehaussés d'actions qui jettent un vif éclat sur sa vie militaire. - 1835. -

ARNAUD (François), né le 5 mai 1761, à Carcassonne, département de l'Aude, capitaine, membre de la Légion d'Honneur, en retraite à Boulogne-sur-Mer.
Soldat en 1781 au 4e régiment d'infanterie de ligne, il avait fait son apprentissage de la profession des armes lors- que la révolution éclata. A cette époque il entra comme sergent dans le 3e bataillon du Pas-de-Calais ; devint, le 15 mai 1792, sous-lieutenant au 15e régiment, qui prit par la suite le no 14 ; fut promu au grade de lieutenant le 28 floréal an 2, et à celui de capitaine le 18 vendémiaire an 6.
Le 5 septembre 1792, il commandait un détachement, et se défendit avec intrépidité à Roubaix, qu'il n'abandonna qu'après quatre heures de combat, manquant de munitions, et n'ayant plus, au moment, de sa retraite que ce que l'ennemi ne pouvait lui ravir, la gloire de sa résistance.
Le 4 mars 1793, à Flodrop, il soutint par son exemple les efforts et la constance de son bataillon, qui se maintint inébranlable sous le feu de l'ennemi. Il fallait brûler le pont sur la Roer, dont nous lui disputions le passage. Arnaud seul, se dévouant alors pour épargner à ses camarades des périls auxquels lui-même ne craignait pas de s'exposer, s'avança sous une grêle de balles et de boulets, mit

le feu aux fougasses qui étaient préparées, et ne s'éloigna qu'après s'être assuré que l'explosion ne pouvait manquer.
Le 19 prairial an 2, il tint en échec, avec une compagnie de grenadiers, près Dixnande, un corps considérable d'ennemis, dont il fit échouer les attaques, et auquel il imposa par l'habileté de ses dispositions. Arnaud ne combattit pas moins vaillamment sous l'empire, qu'il n'avait fait du temps de la république. Pendant la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, à l'attaque d'un bois occupé par les Prussiens, Napoléon avait donné l'ordre de s'emparer d'un débouché défendu par deux pièces de canon ; Arnaud à la tête de sa compagnie, enleva les deux pièces, et les fit aussitôt tourner sur une colonne ennemie qui s'avançait, et qu'il obligea de se replier.
Le 24 décembre 1806, au passage de la Wrka par le 14e régiment, sous le feu de tout un corps d'armée russe, Arnaud parvint à rétablir en partie le pont de Kolozombia qui avait été coupé, et facilita ainsi le passage d'un bataillon, ce qui assura le succès de cette action.

ATTUYT (Jean-Basile), né en 1789, à Zuytpeen, canton de Cassel (Nord), arrivé au 14e régiment le 27 avril 1808, sergent-major le 6 juin 1813.
Il fut l'un des braves qui, sous le général **RAPP**, contribuèrent à la mémorable défense de Dantzick. Le 5 mars 1813, sous les murs de cette place, il s'élança le premier sur un obusier, dont il s'empara à la barbe d'un général russe, qui fit de vains efforts pour rallier sa troupe et sauver cette pièce. Un officier et un maréchal-des-logis du 14e régiment de dragons, partagèrent dans cette occasion le dévoûment d'Attuyt, qui était alors fourrier au 4e bataillon du 14e régiment de ligne.
Ce sous-officier, nommé le 12 juin 1813, membre de la Légion d'Honneur, en porta le ruban pendant une année ; mais les événements de 1814 le privèrent d'une récompense qu'il avait méritée à juste titre. La promotion dans laquelle il se trouvait compris, ne fut pas confirmée.
Puisse la mention que nous avons cru devoir au courage de ce militaire, le dédommager, en quelque sorte, d'une injustice que nous souhaiterions de savoir réparée.

AUBERLIPE [1](Jean), caporal, né à …. département de la Somme.
Le 10 floréal an 2, à la bataille de Moëcron, étant en tirailleur, il reçut un coup mortel dans le côté droit. Ce brave parut insensible à la douleur ; on ne le vit ni chanceler ni pâlir ; mais rechargeant son arme, il ajusta l'ennemi, et du même coup blessa deux Autrichiens. Deux de leurs camarades fondent à l'instant sur lui, et cherchent à le désarmer. Auberlipe saisit sa baïonnette, la plonge dans le cœur de celui qui le serrait de plus près, et meurt en même temps que lui.

BARBANCHON (Jacques), né le 7 décembre 1763, à Conteville (Eure), officier de la Légion d'Honneur.
Volontaire de la liberté en 1792, il entra comme sous-officier, le 4 août, au 14e bataillon des Fédérés, qui fit partie du 14e régiment, fut nommé sous-lieutenant en l'an 7, lieutenant en l'an 12, et capitaine en 1806. — Il débuta à vingt neuf ans dans la carrière des armes ; à cet âge l'enthousiasme se manifeste par des effets, et le courage est une véritable résolution. Dès qu'il parut dans les rangs, Barbanchon fut compté parmi les vieux soldats. Voici quelques-uns de ses exploits :

1 Les noms des guerriers morts pour la patrie en signalant leur dévoûment par des actions d'éclat, depuis 1792 jusqu'en 1800, étaient gravés sur des tables de marbre placées dans le temple des Invalides : Auberlipe était du nombre, avec dix autres militaires du 14e régiment. Ces inscriptions ont été effacées en 1815, et, à ce sujet, nous lisons ce qui suit, dans un ouvrage où nous avons retrouvé les noms de ces militaires : C'est un outrage fait à l'armée nationale, c'est une profanation des plus coupables, et dont l'idée n'a pu venir qu'à l'esprit de ces transfuges, qui lisent leur opprobre dans tout ce qui réveille de glorieux souvenirs...

Le 22 septembre 1793, au combat d'Halluin, devant Menin, à la tête d'une cinquantaine de tirailleurs, il perça une colonne d'Hanovriens, prit seul deux officiers, et en tua un troisième après l'avoir inutilement sommé de se rendre.
Le 25 nivôse an 5, à la bataille de Rivoli, le 1er bataillon de la 14e demi-brigade était enveloppé entre le village du même nom et celui de Caprino. Les Autrichiens étaient nombreux, et déjà ils poussaient des cris de victoire, lorsque Barbanchon, s'élançant le premier, exhorte ses camarades à suivre son exemple ; aussitôt tout le bataillon se précipite sur l'ennemi, qui est culbuté au moment même où il croyait remporter un triomphe. Barbanchon, quoique blessé dans cette action, sauva la vie au capitaine **BLANC**, en faisant mordre la poussière à un Autrichien qui allait tirer sur lui à bout portant.
Au combat d'Avio, devant Alla, le 8 pluviôse an 5, le sergent-major Barbanchon, avec sept ou huit hommes, gravit un roc escarpé, où était situé un fortin défendu par les Autrichiens, pénètre dans les retranchements, et fait vingt-cinq prisonniers.
Le 30 ventôse même année, à Cembra, il fit seul huit prisonniers, parmi lesquels un officier, qui, pour racheter sa liberté, lui offrit vainement sa bourse et ses bijoux.
Le 1er messidor an 7, avec 25 tirailleurs, il attaqua dans la plaine de St-Julien et Marengo, l'ennemi, qui cherchait à surprendre une de nos colonnes, le poursuivit, et s'empara d'un village approvisionné par les Autrichiens, dont il fit plusieurs prisonniers.
En 1808, cet officier, à qui sa valeur avait mérité un sabre d'honneur (décret du 28 fructidor an 10), succomba à de cruelles infirmités contractées à la guerre, et à des blessures qu'il y avait reçues. Il mourut sous les drapeaux, à l'illustration desquels sa bravoure avait contribué.

BERNARD (Joseph), né à Paris, sergent. Le 25 nivôse an 5, à la bataille de Rivoli, le porte-drapeau de son bataillon ayant été tué et le drapeau pris, il donna l'exemple du dévoûment en se précipitant le premier au travers des ennemis pour le reprendre : il était près de s'en saisir, lorsqu'il reçut un coup mortel. Mes amis, sauvez le drapeau, et je meurs content. » furent ses dernières paroles. Il fut en effet sauvé ; le sergent-major **LABILLE** s'en empara, et celui qui le portait passa du triomphe à la mort.

BIDAULT (Etienne), né le 6 mai 1772, à Moulins (Yonne), capitaine en retraite, membre de la Légion d'Honneur.
Soldat au 3e bataillon de l'Yonne (devenu 107e demi-brigade), le 6 pluviôse an 2, caporal le 11 floréal même année, fourrier le 1er vendémiaire an 4, sergent le 24 fructidor an 6, il passa le 11 pluviôse an 8 au 14e régiment, où il fut fait sergent-major le 26 thermidor an 11, sous-lieutenant le 13 mars 1806, lieutenant le 11 avril même année, capitaine le 21 juillet 1808.
Il fit avec ces deux corps, vingt campagnes, et reçut un coup de feu au bras droit à Austerlitz, le 11 frimaire an 14.
Dès son début dans la carrière, il signala sa valeur, et obtint ses premiers grades au 3e bataillon de l'Yonne, qui participa à la conquête de la Belgique et de la Hollande, au siège de Nimègue et à la prise de Gertruydenberg.
Avec la 107e demi-brigade, il combattit à l'armée de l'Ouest pendant les années 4, 5, 6. Embarqué en l'an 6 pour l'expédition d'Irlande, il fut fait prisonnier, et subit deux années de captivité en Angleterre.
Il eut sa part à la gloire des campagnes du 14e régiment. A Austerlitz il voulut être témoin de la victoire, et n'abandonna pas le champ de bataille, quoique blessé au commencement de l'action ; il aida, dans un moment difficile, à rallier une partie de son bataillon ébranlé par le choc violent d'un ennemi infiniment supérieur en nombre.

En Espagne, au siège de Saragosse, il commandait dans une île de maisons, un poste important ; une batterie de quatre pièces de canon, voisine de ce poste, incommodait beaucoup les assiègeants, le capitaine Bidault dirigea avec tant d'habileté le feu de ses soldats, qu'il fit éteindre celui des canonniers, et la batterie fut prise.
Il serait trop long d'énumérer les autres affaires où il se distingua, il faudrait nommer toutes celles où il assista. Après avoir longtemps combattu pour la défense de la patrie, il voulut encore être utile à ses concitoyens, et fut douze années maire de sa commune.
Aujourd'hui, il cultive tranquillement son champ à Pontigny (Yonne) 1835.

BLANC (Pierre Vaise), né le 18 octobre 1763, à Lyon.
Il avait servi huit ans au régiment de Foix lorsqu'il s'enrôla le 4 août 1792, au 14e bataillon des Fédérés (faisant partie du 14e régiment). Nommé lieutenant, puis adjudant-major, capitaine en 1793, chef de bataillon en l'an 8, il passa major du 4e régiment le 13 octobre 1806. Le 25 nivôse an 5, à la bataille de Rivoli, les retranchements d'Osteria, foudroyés par l'artillerie de la rive gauche de l'Addige, et vivement pressés de front, cédaient aux efforts de l'ennemi ; déjà il emmenait les canons de nos batteries, lorsque le capitaine Blanc s'écria, s'adressant à son bataillon : *Quatorzième, laissez-vous prendre vos pièces* ? Au même instant la demi-brigade se précipite en avant, franchit tous les obstacles, et les retranchements sont repris. L'ennemi se rejette en déroute dans le défilé, et y est accablé. C'était le coup décisif ; la victoire nous resta.
Son intelligence et sa bravoure l'ont fait remarquer particulièrement à la journée d'Austerlitz, où souvent livré à lui-même, avec son bataillon, il a deux fois enfoncé les Russes, et a tout entraîné par son exemple. Il commandait un régiment provisoire en Espagne, et fut tué à la porte de Requena, lors de la première expédition sur Valence en 1810.

BONNISSELLE, sergent-major, né à Paris.
Ce sous-officier se dévoua de bonne heure à la défense de la patrie ; il avait à peine seize ans, lorsqu'il s'enrôla avec son père, le 4 août 1792, dans le 14e bataillon des Fédérés (l'un des corps qui firent partie du 14e régiment), et dès ses premiers pas dans la carrière, il rivalisa avec les plus braves. Il participa à la gloire et aux dangers de dix campagnes qu'il fit avec le régiment.
Au mois de janvier 1795, le canon de détresse du fort Crèvecœur se fit entendre à Bois-le-Duc. On demanda des hommes de bonne volonté pour y porter des secours ; un canal communique d'une place à l'autre, mais tout le pays est submergé : le jeune Bonnisselle se présente le premier, prend deux de ses camarades et un batelier, et s'embarque avec des vivres, ayant un trajet d'une demi-lieue à parcourir au milieu de la débâcle des glaces, et un courant à traverser à l'approche du fort. Là, nos courageux navigateurs, exposés aux plus

BONNISSELLE, sergent-major, né à Paris. Ce sous-officier se dévoua de bonne heure à la défense de la patrie ; il avait à peine seize ans, lorsqu'il s'enrôla avec son père, le 4 août 1792, dans le 14e bataillon des Fédérés (l'un des corps qui firent partie du 14e régiment), et dès ses premiers pas dans la carrière, il rivalisa avec les plus braves. Il participa à la gloire et aux dangers de dix campagnes qu'il fit avec le régiment. Au mois de janvier 1795, le canon de détresse du fort Crève-cœur se fit entendre à Bois-le-Duc. On demanda des hommes de bonne volonté pour y porter des secours; un canal communique d'une place à l'autre, mais tout le pays est submergé: le jeune Bonnisselle se présente le premier, prend deux de ses camarades et un batelier, et s'embarque avec des vivres, ayant un trajet d'une demi-lieue à parcourir au milieu de la débâcle des glaces, et un courant à traverser à l'approche du fort. Là, nos courageux navigateurs, exposés aux plus grands dangers, les affrontent heureusement, et leur aventureuse entreprise est couronnée du succès.

A la bataille de Rivoli, le 25 nivôse an 5, le fourrier Bonnisselle s'élança un des premiers dans les retranchements, à la reprise du Plateau par la 14e demi-brigade.
Le 14 messidor an 7, lors de l'horrible assassinat de la garnison de Ferrare, qui se commit entre Leva et Milesimo, Bonnisselle, alors sergent, s'échappant d'un gros de Barbets, tomba dans un autre, et y trouva son père, lieutenant dans le même corps, blessé d'un coup de feu, et qui luttait encore contre les assaillants. C'est mon père, s'écria-t-il, en s'élançant pour le préserver, c'est mon père ! »Aussitôt, nouvel Enée, il le charge sur son dos, et traverse les ennemis, qui le laissent passer avec une sorte de respect.

BORDET (Louis-Joseph), né à Rolampont (Haute-Marne), capitaine, officier de la Légion d'Honneur.
Il servait dans les gardes-françaises, lorsque la révolution éclata. A la formation du 14e bataillon des Fédérés (qui fit partie du 14e régiment), le 4 août 1792 il se présenta avec la médaille des vainqueurs de la Bastille, et fut nommé capitaine.
Il était l'un de ces braves officiers, par qui jurent les soldats du régiment dont ils illustrent le drapeau.
Voici quelques uns de ses exploits :
Le 7 floréal an 2, il pénétra l'un des premiers dans Courtray, chargea, avec sa compagnie de tirailleurs, sur une batterie autrichienne, et s'empara de deux pièces de canon. Trois jours après, à la bataille de Moëcron, toujours avec sa compagnie de tirailleurs, il fit mettre bas les armes à un bataillon de Hessois.
Le 23, à Ingelmester, avec sept de ses soldats, il fonça sur deux pièces d'artillerie, qu'il enleva après avoir tué les canonniers qui les manœuvraient.
Le 29 du même mois, à la bataille de Turcoing et Waterloo, il sauta dans une redoute, et fit 250 prisonniers.
Le 30 fructidor même année, à Boxtel, où 800 Français battirent 5,000 Anglais, le capitaine Bordet avec ses tirailleurs, fit plusieurs centaines de prisonniers.
Après quatorze campagnes, une blessure grave qu'il reçut en Italie, le força de quitter son drapeau, emportant dans sa retraite un sabre d'honneur, qui lui fut décerné par décret du 28 fructidor an 10.

BOUCHARD (Jean), grenadier.
Fusil d'honneur décerné par décret du 28 fructidor an 10.

BOUDEVILLE, caporal, né à (Seine et Oise).
A l'armée d'Italie, le 6 germinal an 7, devant Legnago, la 14e demi-brigade (devenue 14e régiment), eut à recevoir toute la journée le choc des colonnes de troupes fraîches, et à les repousser successivement jusque sous les murs de la place, d'où elles étaient lancées. A l'approche d'une de ces colonnes ennemies, un boulet emporte la cuisse gauche de Boudeville ; il tombe ; mais bientôt apercevant la troupe autrichienne à peu de distance de nos rangs, il se redresse, fait deux décharges de son fusil, tue un porte-drapeau, et rend le dernier soupir.

BREON, sergent, né à Écouville (Calvados).
A l'affaire du 13 germinal an 5, à Mülbach en Tyrol, il reçut une balle dans la poitrine, et mourut en refusant les soins de ses camarades. « La patrie ne vous appelle pas, leur dit-il, pour faire l'office d'infirmiers, battez l'ennemi, et je meurs content. Il expira en effet peu d'instants après.

BROSSET (Jacques), né le 13 novembre 1775, à Mamers (Sarthe), officier de la Légion-d'Honneur, colonel en retraite à Metz.
A peine âgé de dix-sept ans, il entra comme sous-lieutenant, le 25 septembre 1792, au 4e bataillon de la Sarthe faisant partie du 14e régiment, où il servit jusqu'au 12 avril 1807. A cette époque il fut nommé chef de bataillon, commandant d'armes, en récompense de sa belle conduite et par suite de blessures graves qu'il avait reçues le 24 décembre 1806, au passage de la Wkra, sur le pont de Kolosombia en Pologne.
Le capitaine Brosset, dans cette action périlleuse, à la tête des grenadiers du régiment, leur donna l'exemple : arrivé au milieu du pont, une décharge à mitraille de six pièces de canon lui renverse vingt-quatre hommes. Il se retourne, d'un mot prévient toute hésitation : « Grenadiers, en avant ! » et dans l'instant le pont est franchi ; il arriva le premier à la rive ennemie ; mais à peine déployé, le régiment eut à soutenir le choc de tout un corps d'armée russe, infanterie, cavalerie, artillerie. Dans ce moment critique, le colonel **SAVARY** reçoit un coup mortel, et lui, capitaine Brosset, est atteint de plusieurs blessures ; une belle balafre lui sillonne la figure, et atteste qu'il ne tournait pas le dos à l'ennemi.
C'est ainsi qu'il s'était toujours montré. A Avio en Tyrol, le 8 pluviôse en 5, à la tête d'une des colonnes d'attaque des retranchements ennemis, une balle lui traversa le bras droit.
A Novi, le 28 thermidor an 7, il mérita d'être nommé capitaine sur le champ de bataille.
Après avoir fait quinze campagnes au 14e, il passa chef de bataillon au 57e régiment, qui, à la bataille de Tann, le 19 avril 1809, aborda et défit tour à tour six régiments autrichiens. Dans cette circonstance Brosset reçut un coup de feu qui lui traversa la cuisse droite, et continua de commander son bataillon jusqu'à ce que ses forces l'eussent totalement abandonné.
En 1813, il passa en qualité de lieutenant-colonel, à l'état-major du prince d'Eckmuhl, et ensuite à l'état-major des places, jusqu'à ce que le gouvernement de la légitimité l'eut mis prématurément à la retraite, comme véhémentement soupçonné d'aimer sa patrie, et justice lui fut rendue.
Inspiré par Apollon, il occupe les loisirs de sa retraite à chanter les héros dont il a partagé la gloire et les périls, et les belles qui recevaient autrefois son hommage, quand Mars nous laissait quelque repos ; mais le poète, peut-être, ne brille-t-il pas d'autant d'éclat que le guerrier ?

BUGEAUD (Thomas-Robert), né le 15 octobre 1784, à Limoges (Haute-Vienne), maréchal-de-camp, commandant de la Légion d'Honneur.
Il entra au service dans la garde impériale, comme vélite, le 28 juin 1804, et en moins de dix ans il devint l'un des meilleurs colonels de l'armée ; sous-lieutenant au 64e régiment le 28 avril 1806 ; lieutenant le 21 décembre même année ; capitaine au 116e régiment le 2 mars 1809 ; chef de bataillon le 2 mars 1811 ; major au 14e le 10 janvier 1814 ; colonel le 11 juin même année.
Chacun de ses grades fut le prix d'une action d'éclat.
A l'armée d'Aragon, il s'est particulièrement distingué à l'assaut de Lerida le 13 mai 1810 ; à Tivisa le 15 juillet 1810 ; siège de Tortose, sortie du 28 décembre 1810 ; siège de Tarragone 21 mai 1811 ; Yécla, Villena, Castella, 11, 12, 13 avril 1813.
Au mois de mai 1811, pendant le siège de Tarragone, avec 900 hommes, le chef de bataillon Bugeaud attaqua un corps de Valenciens occupé aux préparatifs du siège de la Rapita, et malgré la grande disproportion du nombre, battit l'ennemi, qui, dans sa fuite, laissa 80 morts, parmi lesquels le colonel du régiment de Savoie. Il fit des prisonniers et prit cinq pièces de canon débarquées sur ce point par les Anglais. Le 23 novembre, il atteignit et battit complètement Campillo avec sa bande, à Monfuerte et Anadon.
A la prise de possession de Valence, rendue par capitulation le 9 janvier 1812, le chef de bataillon Bugeaud fut, comme officier ferme et capable, nommé commandant d'armes de cette ville.

Au combat d'Ordal, le 12 septembre 1813 au soir, le commandant Bugeaud fit avec son bataillon un mouvement, pour tourner deux des redoutes du défilé, qui commandent la grande route ; elles furent enlevées avec impétuosité.
Le lendemain, en poussant les Anglais au-delà de Villafranca, un corps d'infanterie embusqué nous arrêta un moment ; le chef de bataillon Bugeaud, qui marchait des premiers, accourut et rétablit le combat, ce qui détermina la retraite des Anglais.
A l'armée des Alpes, le 15 juin 1815, chargé de l'attaque de la gauche sur la ligne piémontaise, à la tête du 14e régiment, il s'empara de Conflans, défit les chasseurs Robert et le 1er régiment de Piémont, tua ou blessa cinq ou six cents hommes, et en prit deux cents.
A Moutiers, le 22, avec les grenadiers et voltigeurs du 14e seulement, il battit encore les Piémontais, et leur enleva une compagnie.
Le 28 du même mois, attaqué par 7,000 Piémontais et Autrichiens aux ordres du maréchal Trenck, il reprit trois fois, à la tête des grenadiers, le bourg de l'Hôpital, et culbuta dans la rivière une colonne de 2,000 hommes qui voulait le tourner ; après sept heures de combat, il resta maître du terrain. Il tua ou blessa dans cette affaire douze cents ennemis, et fit cinq cents prisonniers : sa force consistait en quinze cents hommes et quarante chevaux.
La restauration vint arrêter sa carrière et le cours de ses exploits ; quinze ans après, la révolution de juillet le trouva, comme Cincinnatus, à labourer son champ : de brave guerrier, il était devenu habile cultivateur. Par l'application de la science agronomique, il apprit à tripler le produit de ses terres, comme autrefois il sut, par la science militaire et par sa valeur, multiplier sur le champ de bataille les forces qui lui étaient confiées, et battre l'ennemi.
En 1830, rappelé au service comme colonel du 56e régiment, bientôt son ancienneté comme son mérite et ses talents, le portèrent au grade de maréchal de camp, qui lui fut conféré au mois d'avril 1831.

CARRÈRE, capitaine-adjudant-major, membre de la Légion d'Honneur.
Le 3 juin 1812, à Llombay, près Valence, avec 25 fantassins et 20 chevaux, il aborda une troupe de 250 Espagnols, la mit en déroute, en tua un bon nombre, et prit le chef avec douze soldats.
Le 15 juin 1815, à l'armée des Alpes, il se distingua à Tournon, où 11 compagnies du 14e régiment défirent deux régiments piémontais, et le 28 du même mois, à Conflans et l'Hôpital, où le 14e battit 7,000 Autrichiens et Piémontais en tua un grand nombre et fit 500 prisonniers.
Il a continué de servir avec distinction jusqu'au temps de sa retraite, qu'il a accompli au 14e régiment d'infanterie légère.

CORDIER, grenadier, né dans département de la Somme.
A la bataille de Moëcron, le 10 floréal an 2, un boulet lui fracassa le bras gauche. Ne pouvant plus se servir de son fusil, il tire son sabre, sort des rangs, et court sur un corps autrichien qui s'avançait l'arme au bras. C'est au commandant qu'il adresse ses premiers coups : celui-ci répondit par une décharge de pistolet à bout portant. Cordier l'aborde aussitôt, lui plonge deux fois son sabre dans le corps, et meurt en s'écriant : «souviens-toi que je suis de la 29e (devenue 14e régiment). »

DATHY (Louis-François), sergent-major, membre de la Légion d'Honneur, né à Versailles (Seine-et-Oise).
A la bataille de Moëcron, le 10 floréal an 2, avec quatre de ses camarades électrisés par son exemple, il fonça sur une pièce de canon de 8, dont le feu faisait de grands ravages dans nos rangs, tua ou mit en fuite les artilleurs, et s'empara de la pièce avec ses équipages.

Le 25 nivôse an 5, à la bataille de Rivoli, il s'élança l'un des premiers dans les retranchements du Plateau, et contribua à en chasser les Autrichiens.
Le 13 germinal de la même année, à Mülbach, dans le Tyrol, il donna des preuves de courage et d'une présence d'esprit supérieure à tout événement. Etant en tirailleur avec deux de ses camarades, il tomba dans une embuscade d'Autrichiens ; sans s'étonner du nombre, il les somma de se rendre, les menaça d'être fusillés en cas de résistance, réussit à leur imposer, et eut la gloire de les faire tous prisonniers, au nombre de vingt-huit.
Il obtint pour prix de ces actions, un fusil d'honneur, qui, plus tard, fut suivi par l'étoile des braves.
Admis à la retraite en 1808, après seize ans de service, peu de temps après il mourut à Sedan, des suites des blessures qu'il avait reçues dans les combats.

DAURIÈRE, colonel, (du département de l'Aude).
A l'époque où éclata la révolution, le lieutenant-colonel Daurière commandait le 1er bataillon du 15e régiment, qui fut le noyau de la 29e demi-brigade, par suite 14e, dont il devint colonel à sa formation, le 25 nivôse an 2.
Peu de temps après, lorsqu'on expulsa les nobles des armées, il déclara qu'il n'appartenait point à cette caste : on a toujours cru le contraire au régiment ; on savait qu'il avait servi dans les mousquetaires (supprimés en 1776), et les mousquetaires étaient tous tirés de la noblesse. Mais ses sentiments sympathisaient avec les principes de la liberté et de l'indépendance nationale, il voulut les soutenir, et périt en défendant la cause qu'il avait embrassée.
Le 8 pluviôse an 5, au combat d'Avio, sur l'Adige, à la tête d'un bataillon de la 14e, tandis que le général **BARAGUEY-D'HILLIERS** en dirigeait un autre, il reçut un coup mortel en s'élançant dans les retranchements de l'ennemi. Il allait se dédommager, disait-il au commencement de l'action, de n'avoir pas assisté à la bataille de Rivoli.
La demi-brigade regretta sincèrement le chef sous lequel elle était accoutumée à vaincre : c'était un homme de 60 ans. Il était orateur, homme de lettres, et surtout homme d'honneur ; son caractère le faisait aimer autant qu'estimer. Sagesse, équité, douceur, éloquence, valeur, il avait les qualités et les vertus du vieux Nestor..

DAUSSY (Joseph-Parfait-Amand), né le 28 avril 1769, à Pavilly (Seine-Inférieure), membre de la Légion d'Honneur.
Il entra au service le 3 février 1788, au 15e régiment (faisant partie du 14e) Chef de bataillon au 8e bataillon des Fédérés (90e demi- brigade), le 31 juillet 1792, il quitta le service en l'an 4, en reprit le 4 fructidor an 7 au 1er bataillon auxiliaire de Lille, et rentra le 9 prairial an 8 à la 29e demi-brigade, où il avait commencé sa carrière et où il la termina si glorieusement.
Le 8 février 1807, à la bataille d'Eylau, le 14e régiment fit des prodiges de valeur, et soutint avec autant de gloire que d'opiniâtreté, un combat où presque tout son monde fut atteint par le fer ou le feu de l'ennemi : le chef de bataillon Daussy, qui commandait le régiment, y reçut plus de quarante blessures. On l'a vu tomber trois fois, et trois fois se relever pour combattre ses assaillants : son courage semblait triompher de la mort. C'était un homme de près de six pieds, dans la force de l'âge ; il frappait des coups mortels. Son nom se recommande à la postérité.

DAUXION (Hilaire-Pierre), capitaine, membre de la Légion d'Honneur.
Dauxion, l'un des plus jeunes officiers du 14e, à l'armée d'Aragon, fut souvent cité pour sa valeur. Le 15 août 1810, à Morilla, avec quelques voltigeurs, il enleva une position gardée par 300 hommes.

Le 15 juin 1815, à l'armée des Alpes, au combat de Tournon en Savoie, il attaqua avec vigueur le flanc gauche du régiment piémontais des chasseurs Robert, et chargea contre ce corps avec impétuosité.
Le 28 du même mois, à l'Hôpital sous Conflans, il se trouvait aux avant-postes, où il résista avec un brillant succès au premier choc des Autrichiens. Pendant sept heures de combat entre 1,700 Français et 7,000 ennemis, il ne cessa pas de se signaler par des actes d'intrépidité.

DELIGNY (Claude-Benoit), né à Compiègne (Oise), capitaine, membre de la Légion d'Honneur. Elève du Prytanée, Deligny entra, le 15 germinal an 13, comme fourrier dans le 14e régiment, où sa bravoure ne tarda pas à lui mériter de l'avancement. En 1806 il n'avait pas vingt ans, et déjà il était sous-lieutenant ; deux ans après il fut fait lieutenant, et devint capitaine le 13 octobre 1810.
La guerre d'Espagne lui fournit fréquemment l'occasion de se signaler. Voici quelques uns des exploits qui lui valurent la réputation d'intrépide soldat :
Pendant le siège de Tortose, le 26 novembre, un mois juste après sa dernière promotion, à la tête de deux compagnies de voltigeurs, à Uldecona, il coupa la retraite à 500 hommes du régiment de Savoie, les attaqua, les mit en déroute, et fit 327 prisonniers, parmi lesquels sept officiers.
Le 26 juin 1813, avec 300 hommes, il enleva, au pas de charge et à la baïonnette, le col d'Oleria défendu par 800 hommes de troupes d'élite du marquis **de la ROMANA,** lui tua ou blessa beaucoup de monde, et lui fit 33 prisonniers, dont trois officiers.
Le 15 juin 1815, à Tournon en Savoie, Deligny déploya sa valeur dans un combat où deux régiments piémontais furent défaits par onze compagnies du 14e.
Treize jours après, à l'Hôpital, où le régiment battit 7,000 ennemis et fit 500 prisonniers, Deligny, dans cette circonstance, sut, par son exemple, communiquer l'élan à sa troupe. Engagé dans la mêlée, il tua de sa main plusieurs ennemis ; son courage contribua beaucoup à ce brillant succès, le dernier de cette campagne et de toute la guerre.
Après avoir été employé encore quelques années sous la restauration, il quitta le service, et y rentra par inclination depuis la révolution de 1830 ; il compte aujourd'hui dans les rangs du 13e régiment d'infanterie de ligne. —1835. —

DELORME, lieutenant de canonniers.
A la bataille du 22 floréal an 2, devant Courtray, la 29e demi-brigade combattit depuis le matin jusqu'à 10 heures du soir, et soutint les efforts de l'armée autrichienne, qui cherchait à pénétrer dans la ville. Elle ne sauva ses pièces que par l'intrépidité de ses canonniers[1] et le courage du jeune Delorme, leur lieutenant, qui, après avoir tué un grand nombre d'Autrichiens, se fit hacher sur ses canons. Quoique couvert de blessures et mourant, il excitait encore ses soldats à se défendre, et refusa de se laisser enlever du champ de bataille. Après l'action, les Autrichiens le recueillirent ; il respirait encore, couché au milieu des ennemis, auxquels il avait fait mordre la poussière.

DESACY, chef de bataillon. Le 28 vendémiaire an 8, une troupe considérable de rebelles se porta sur Nantes, et profitant de l'absence de la garnison, qui était allée à la rencontre de l'ennemi sur un autre point, s'y introduisit à la faveur de la nuit. Un bataillon de la garde nationale avait ordre de se tenir prêt, mais il n'eut pas le temps de s'assembler, les chouans envahissaient la ville.
Dans cette malheureuse échauffourée, l'armée perdit un de ses meilleurs officiers, qu'un mérite supérieur devait élever aux premiers rangs. Le chef de bataillon Desacy, qui commandait la place pendant l'expédition pour laquelle la troupe était sortie, se rendit au lieu qu'il avait indiqué pour le

1 Les demi-brigades avaient à cette époque une compagnie de canonniers.

rassemblement. Il y trouva sous les armes une troupe que dans l'obscurité il prit pour la garde nationale, et qui l'accueillit par une grêle de balles. Là finit un illustre guerrier. Il fut sincèrement regretté. Les autorités et tous les habitants assistèrent à ses funérailles. Il avait, dans l'âge mûr, la vigueur et l'activité de la jeunesse ; talents, valeur, prudence, c'était l'exemple et le modèle des braves. Son équité le faisait chérir autant qu'on l'estimait par ses vertus militaires et l'étendue de ses connaissances.
Voici ce que le ministre de la guerre écrivit au corps, à l'occasion de cette perte : « Les larmes dont vous honorez les cendres du chef de bataillon Desacy, sont le plus bel éloge de ce brave officier. La patrie partagera vos regrets, et moi, je vous remercie de m'avoir associé à votre douleur. Mais quel Français, appelé à vous commander, voyant la sincérité de votre attachement pour vos chefs et le sentiment éclairé qui dirige votre estime, ne sera pas fier d'un pareil poste, et ne prendra pas, en l'acceptant, l'engage ment de vous rendre en quelque sorte celui que vous appeliez votre ami, votre père ? Et s'il vient lui-même à être frappé, il sentira s'adoucir la rigueur du coup, par la certitude d'être pleuré comme Desacy. »

DORA (Jean-Louis), colonel en retraite à Paris, officier de la Légion d'Honneur, chevalier de St-Louis, né en 1778, à Mormant (Seine-et-Marne).
Il entra au service le 11 thermidor an 7, comme fourrier, dans un bataillon auxiliaire de son département, qui fut bientôt après incorporé dans la 96e demi-brigade.
A la bataille de Marengo, à peine était-il sous les drapeaux depuis une année, qu'il se conduisit de manière à se faire remarquer par son zèle et son courage ; il n'était que sergent, et prit le commandement de sa compagnie, qui se trouva réduite à 19 hommes : à la tête de cette poignée de soldats, il montra le sang froid et la résolution d'un vieux guerrier.
Il passa sous-lieutenant au 45e régiment le 3 vendémiaire an 12 ; nommé lieutenant au même corps, le 7 janvier 1808, il fut appelé, le 23 mars 1809, à l'emploi d'adjudant-major dans le 117e, où il devint capitaine le 20 janvier 1810, et passa en qualité de chef de bataillon, au 14e, le 10 avril 1813.
Il fit avec ces différents corps seize campagnes en Italie, en Hanovre, à la grande armée, en Espagne, et, en 1815, à l'armée des Alpes.
Le 23 novembre 1808, à la bataille de Tudèle, la division **MORLOT** se repliait précipitamment avec confusion, et était menacée de grands dangers. Il fallait de l'audace et une prompte résolution ; Dora saisit ce moyen de salut, il s'élance le premier à la tête de sa compagnie, fonce sur l'ennemi, qui bientôt est chassé et forcé de prendre la fuite. Il reçut un coup de feu au poignet pendant ce combat, dont tout l'honneur du succès lui appartient.
Le 1er décembre 1809, Dora, alors adjudant-major, marchait sur les bords de la Naguera, en avant d'une reconnaissance guidée par le colonel **ROBERT** du 117e : il rencontre un peloton de 18 Espagnols, essuie leur feu, fond sur eux, et, seul, les fait tous prisonniers : il les donne à conduire, et vole au secours du colonel Robert, attaqué par 4 ou 500 hommes, au travers desquels il aide à opérer la retraite, en leur passant sur le corps.
Le 19 mai 1810, le capitaine Dora, avec 180 voltigeurs, arrêta et contint pendant deux heures 5,000 hommes de la garnison de Lerida, qui tentèrent vainement de franchir le pont du Sègre, afin d'appuyer un mouvement d'**O-DONELL,** pour faire lever le siège de la place.
Quatre jours après, la garnison de Lerida, soutenue par O-Donell avec toutes ses forces, tenta une nouvelle sortie. Déjà quelques centaines de tirailleurs espagnols avaient pénétré dans nos retranchements et allaient s'en rendre maîtres, quand tout à coup le capitaine Dora, suivi de ses plus intrépides voltigeurs, se précipite à leur rencontre, passe à la baïonnette tout ce qui lui oppose de la résistance, contraint le reste à la fuite, et, par une charge impétueuse dont l'impression devint

générale, décide de la retraite de l'ennemi. Le capitaine Dora fut frappé d'une balle au bras droit, et reçut l'étoile de l'honneur pour prix du sang qu'il avait versé.
Le 9 juin 1810, tandis que le colonel Robert s'avance avec deux bataillons pour attaquer le pont de Tremp, défendu par 900 hommes et deux pièces de canon, le capitaine Dora, avec deux compagnies de voltigeurs, passe le premier un bras de la rivière, fait sonner la charge, et se rend maître des retranchements et de l'artillerie. Les Espagnols sont culbutés et mis en fuite, abandonnant plus de 150 des leurs, tués, blessés ou prisonniers.
Le 8 janvier 1811, à la prise du fort du col de Balaguer, ce fut encore la colonne que commandait le capitaine Dora qui escalada les palissades et pénétra la première dans la place.
Un mois après on marcha sur Cambrils ; pendant cette expédition, le capitaine Dora guida la colonne du centre, et la devança dans la ville, où il fit un grand nombre de prisonniers.
La défense du Platé, poste à deux lieues en avant de la division, montra ce que peuvent les Français, quand ils obéissent à des chefs qui unissent l'intelligence au sang-froid, l'habileté à la résolution. Le 3 mars 1811, 1,500 Espagnols vinrent à l'improviste assaillir ce poste, où le capitaine Dora, avec 220 hommes, avait ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Il soutint pendant plus de trois heures et repoussa les attaques réitérées de l'infanterie et les charges de la cavalerie : quoique grièvement blessé à la cuisse, il ne quitta le champ de bataille qu'après l'arrivée du colonel Robert avec le 117°, dont l'apparition mit fin à un combat si inégal, où la perte de l'ennemi surpassa de beau- coup celle du détachement, qui n'eut que quelques blessés.
Après le licenciement de l'armée, le chef de bataillon Dora devint premier aide-de-camp du maréchal **LEFEBVRE**, qui l'honora de son amitié ; il recueillit le dernier soupir et les derniers vœux du héros pour la gloire et la prospérité de son pays.
Nommé lieutenant-colonel et officier de la Légion d'Honneur en 1815, il ne fut point confirmé dans ces grades, qu'on ne lui rendit que quinze ans après.

DUPRÉ (Charles-Laurent), chef de bataillon en retraite, officier de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint- Louis, né le 8 mai 1772, au Chénay (Seine-et-Oise).
Au commencement de la guerre, lorsque la France était menacée d'une invasion étrangère, et que l'amour de la patrie électrisait tous les cœurs, il s'enrôla comme volontaire au 14e bataillon des Fédérés nationaux, formé le 4 août 1792, et qui fit partie de la 29e demi-brigade, devenue 14e régiment.
Soldat à sa première campagne, il ne tarda pas à recevoir de l'avancement ; sous-officier, il se signala par son zèle et son dévoûment ; et lorsqu'il fut nommé sous-lieutenant, le 6 nivôse an 7, il avait obtenu ses épaulettes par son mérite et sa bravoure.
Prisonnier dans la campagne de l'an 7, en Italie, il fut blessé et dépouillé par les Barbets et les Autrichiens, le 14 messidor, dans la vallée de Ceva.
Le 5 pluviôse an 8, il remplaça, en qualité de lieutenant, le capitaine **MARTINOD**, quartier-maître-trésorier, tué à l'affaire de Grand-Champ, sur le théâtre des guerres civiles de la Vendée.
Promu au grade de capitaine le 1er pluviôse an 11, jusqu'alors il avait participé au plus grand nombre des actions par lesquelles le 14e s'était acquis la réputation de l'un des meilleurs régiments de l'armée. Il continua à associer son nom à la gloire de ce corps. Toutefois, comme il était impatient de renoncer à des fonctions qui l'éloignaient malgré lui des champs de bataille, aussitôt que son ancienneté l'appela au rang de capitaine de première classe, il opta pour une compagnie ; mais ses chefs qui savaient qu'il avait fait ses preuves à la guerre, s'opposèrent à ce qu'il quittât son emploi, et sollicitèrent pour lui l'étoile des braves, qu'il reçut au mois d'avril 1807. C'était la récompense de sa conduite dans quatre batailles rangées, trois sièges et dans de nombreux combats où il avait allié le courage au sang-froid.

Plus tard, les revers de la patrie rallumèrent dans son cœur le désir de combattre ; il sollicita de nouveau le commandement d'une compagnie ; mais on rejeta sa demande, et l'on reconnut son dévoûment par un brevet d'officier de la Légion d'Honneur. Il vit ainsi borner l'éclat de sa vie militaire, par la confiance même que ses supérieurs mettaient en lui.
Au licenciement de l'armée, il fut mis à la retraite, après avoir passé vingt-trois ans sous le même drapeau, et avoir fait quinze campagnes en Belgique, en Hollande, en Italie, dans la Vendée, en Suisse, en Allemagne.
En 1820, il a été confirmé dans le grade de chef de bataillon, qui lui avait été dévolu en 1815.
Le commandant Dupré a fait la guerre avec honneur ; sa fermeté, son zèle, sa probité, la franchise et la loyauté de son caractère, lui ont concilié l'estime générale. Administrateur et guerrier, c'est à ce double titre qu'on le vit concourir à l'illustration de son régiment.
Séparé depuis vingt années de ses compagnons d'armes, il se retrouve toujours au milieu d'eux par la pensée ; c'est dans cette douce illusion qu'il s'est occupé à retracer leurs belles actions, et à rédiger l'histoire du 14e. Personne plus que lui n'était à même de réunir, comme en un faisceau, les nombreux lauriers que ce corps a cueillis pendant le cours de sa longue existence, et particulièrement de nos guerres de l'indépendance nationale. — 1835. —

DUPRÉ (Jean-Claude), lieutenant au 14e régiment, membre de la Légion d'Honneur, né le 7 mars 1774, au Chénay (Seine-et-Oise).
Lorsque la réquisition l'appela dans les rangs de l'armée, au mois d'août 1793, il brûlait de signaler son amour de la patrie, et de combattre pour la liberté ; jaloux de partager les périls de son frère, qui l'avait précédé dans la carrière, la piété filiale l'avait seule retenu ; mais la loi parla, il obéit avec joie.
Incorporé dans un vieux corps, il fut, en arrivant, à cause de sa taille et de son air martial, placé dans une compagnie de grenadiers, toute composée d'anciens soldats, qui n'accueillaient les nouveaux venus que le fer à la main : c'était l'usage. Le jeune Dupré avait de la résolution et de la valeur, il se tira de cette épreuve en blessant trois de ses adversaires. Alors on le reçut grenadier par acclamation, et peu de temps après il était l'arbitre de tous les différents. Ce n'était pas sa seule bravoure qui lui attirait cette déférence ; il avait de l'instruction ; il était doux, obligeant, avait un jugement excellent, de la candeur et de la fierté : il prenait toujours la défense du faible. Aimé et estimé de ses camarades et de ses chefs, il devint bientôt l'émule des plus braves. Sa vie militaire fut un tissu d'actions brillantes et de traits de générosité.
Il vint, le 25 fructidor an 7, de la 1re à la 14e demi-brigade, où servait son frère ; sergent le 28 brumaire an 8, sergent-major de grenadiers le 16 vendémiaire an 9, il passa sous-lieutenant le 1er pluviôse an 11, et lieutenant en septembre 1806. Il participa avec ces deux corps à de nombreux combats, et fit quinze campagnes avec distinction. La Belgique, la Hollande, l'Helvétie, l'Allemagne, furent témoins de ses exploits. Nous nous bornerons à citer les suivants.
Le 29 floréal an 2, à l'armée du nord, il dressa le premier une échelle contre les redoutes d'Ilanchin, et, disputant le pas à son capitaine, il s'y élança avec lui. Entraînés par leur exemple, les grenadiers enlevèrent cette position à la baïonnette, et firent mettre bas les armes à ceux qui la défendaient. Le 22 prairial même année, la 1re demi-brigade, où il était fourrier de grenadiers, se trouvait enveloppée à Rousselaer. Il se précipita le premier au milieu des ennemis, ouvrit avec sa baïonnette un passage à ses camarades, qui le suivirent aussitôt, et la demi-brigade se trouva dégagée. Après cette action, elle se portait en avant pour s'emparer d'une batterie, lorsque le chef-de-brigade **BEKER** eut une jambe emportée par un boulet. On se replia : dans cet instant le fourrier Dupré, se dévouant pour son brave chef, qui déjà était entre les mains des Autrichiens, se jeta sur ces derniers, et parvint à le leur arracher et à l'enlever du champ de bataille, malgré un coup de feu à la jambe et un coup de

crosse de fusil à la tête, qu'il reçut dans ce combat digne à la fois du brave qui le soutint et de celui qui inspira un sentiment si généreux.
Le lieutenant Dupré donna constamment l'exemple de la bravoure ; après les actions que nous venons de citer, il se fit remarquer particulièrement à la bataille de Zurich, où il fut encore blessé, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, où il finit glorieusement sa carrière dans les rangs de ce fameux carré, au milieu duquel, après la bataille, on lisait cette épitaphe :

ICI REPOSENT

28 OFFICIERS ET 590 SOLDATS

DU 14e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE.

ESTÈVE (Etienne), né le 11 octobre 1771, à Castelnaudary, département de l'Aude, baron, maréchal-de-camp en retraite, officier de la Légion d'Honneur.
Soldat au 4e bataillon de l'Aude le 6 septembre 1793, il parcourut rapidement les grades de sous-officier, fut nommé lieutenant le 2 germinal an 3, capitaine le 1er pluviôse an 8, à la 2e demi-brigade légère, chef de bataillon le 31 mai 1807, major le 13 novembre 1808, colonel du 82e le 25 décembre 1808.
De tous les traits de courage qui le distinguèrent dans sa carrière, nous ne pouvons rapporter que ceux dont fut témoin le 14e régiment, où il arriva au mois de juin 1810, et qu'il trouva dans un état brillant de gloire, d'ordre, de discipline et de bonne administration ; en suivant les vieilles traditions, il ne fit qu'augmenter la réputation de ce corps, et le 14e se trouva heureux sous le commandement d'un chef dont la sollicitude et l'équité ne pouvaient être comparées qu'à la valeur et aux talents qu'on le vit déployer dans les combats.
Le 26 novembre 1810, à Uldecona, un corps de 10,000 Espagnols essuya une défaite complète ; le colonel Estève eut une grande part au triomphe de cette journée. A la tête du 1er bataillon du 14e, ayant fait déposer les sacs à ses soldats pour les rendre plus agiles, il se porte rapidement sur la vieille Tour où l'ennemi avait pris position, attaque à la baïonnette les Espagnols six fois plus nombreux, s'élance à leur poursuite, les atteint au pont de la Cénia, les taille en pièces, et prend 477 hommes, dont 11 officiers. L'ennemi opérant sa retraite sur Vinaros, ce fut le colonel Estève, à la tête du 14e, qui enleva au pas de charge le pont de cette ville, dans laquelle il rejeta les Espagnols la baïonnette aux reins ; tout ce qui s'y trouva fut tué ou pris.
Pendant le siège de Tarragone, un corps nombreux d'Espagnols s'était établi à Alcover, position presque inaccessible, dont le colonel Estève eut ordre de s'emparer. Le 21 mai 1811, il prend six cents hommes du 14e, attaque successivement les postes échelonnés dans plusieurs stations ou petites chapelles, gravit des roches escarpées, et, sans répondre au feu des Espagnols, les aborde au pas de charge, les met en fuite, et s'empare de la position après leur avoir tué beaucoup de monde.
Au mois d'octobre 1811, le colonel Estève eut ordre d'aller jeter 60 hommes, des munitions et des vivres dans l'Université de Cervera, qui avait été fortifiée, et de reconnaître l'ennemi sur la route. Il choisit une troupe peu nombreuse, 300 hommes du 14e, 25 dragons, avec 2 petites pièces de campagne ; partit de Lerida dans la nuit du 8, arriva le 9 à Cervera, et remplit sa mission. Mais à peine sorti de la ville, où venaient d'arriver 6,800 Espagnols, il trouve un corps de cavalerie qui lui dispute le passage, tandis que l'infanterie le prenait en queue. Sans examiner le nombre des ennemis, confiant dans la valeur de sa petite troupe, à laquelle il donne l'exemple, il la forme en carré, s'ouvre un passage, et fait feu en marchant au milieu de cette cavalerie qui ne cesse de le harceler jusqu'à la nuit, mais qui ne put jamais l'entamer. Il rentra le 10 à Lerida, ayant fait plus de

trente lieues en moins de trente heures, combattu pendant une demi-journée, et fait beaucoup de mal à l'ennemi, sans avoir perdu un seul homme.
Il fut promu au grade de général de brigade le 25 novembre 1813.

GAGNON (Brutus), caporal, né à Paris.
Le 30 ventôse an 5, à l'affaire de Cembra, en Tyrol, ce républicain, dont la valeur s'était signalée dans plusieurs combats, se trouva cerné ; il se défendit alors avec opiniâtreté, et une blessure mortelle n'ayant fait que redoubler sa fureur, il tua encore deux Autrichiens ; il expira en prononçant ces mots gravés dans le cœur de tout bon Français : vive la liberté !

GARANDELLE (François), né à Is-sur-Tille, département de la Côte-d'Or, soldat.
Le 2 messidor an 7, dans la plaine de St-Julien, entre Alexandrie et Tortone, une batterie ennemie portait la mort dans nos rangs ; il s'élança contre les canonniers, en tua quelques-uns, en blessa plusieurs sur leurs pièces, fit cesser le feu, et se réjouit, en succombant, d'avoir, par son audace, sauvé un grand nombre de ses camarades.

GIMATTE (François), fusilier, né à Ausan (Gers).
Le 22 vendémiaire an 8, à l'affaire de Cairo, il se trouva enveloppé par plusieurs ennemis : sommé de se rendre, il répondit à coups de fusil ; mais ayant épuisé ses cartouches, et n'ayant plus l'espoir d'échapper, il fonça, le sabre à la main, sur ceux qui l'entouraient, et les dispersa ; ils revinrent bientôt à la charge en si grand nombre, que ses efforts pour résister furent inutiles ; il succomba.

GOHIN (Louis-François), sous-lieutenant, né à Saint- Maixent, département de la Sarthe.
Gohin avait à peine seize ans quand il parut sur le champ de bataille. Volontaire au 14e bataillon des Fédérés le 4 août 1792, ce fut par des actions d'éclat qu'il parvint au grade d'officier : le 14e le compta long-temps parmi ses plus vaillants guerriers.
Voici quelques-uns de ses exploits :
Le 30 ventôse an 5, lorsque notre armée pénétra dans le Tyrol, il s'élança le premier dans les retranchements qui couvraient le village de Cembra, chargea avec quelques tirailleurs sur les batteries dont il avait affronté le feu, et s'empara des canons après avoir tué ou pris les soldats qui les manœuvraient.
Le 13 germinal suivant, au combat de Mülbach, aussi en Tyrol, il ne montra pas moins d'intrépidité ; entouré par les Autrichiens, il met une balle dans la poitrine du premier qui s'approche pour le saisir, rompt sa baïonnette dans le corps d'un second, en blesse plusieurs autres, et ne cesse de frapper qu'au moment où, couvert lui-même de blessures et de contusions, il tombe baigné dans son sang et est laissé pour mort sur la place.
A la bataille de Novi, le 28 thermidor an 7, il fonça des premiers sur un bataillon russe que défit entièrement une seule compagnie de grenadiers de la 14e : il fut l'un des braves qui eurent le plus de part à ce brillant succès.
A Eylau, le 8 février 1807, le drapeau du 14e régiment se couronna de cyprès. Gohin combattit dans cet immortel carré, où la mort moissonna tant de héros ; suivant sa coutume, il fit des prodiges de valeur ; mais il avait cessé de vivre quand la victoire fut proclamée.
Membre de la Légion d'Honneur à sa création, il avait reçu un fusil d'honneur, décerné par décret du 28 fructidor an 10.

GRAPINET, voltigeur, né à Pérusse, département de la Haute-Marne.
Pendant la guerre d'Espagne, Grapinet mérita la réputation d'un des plus braves soldats du 14e régiment. Dans toutes les actions, on le vit constamment marcher à l'ennemi le premier de sa compagnie. Il se distingua surtout le 18 juin 1809, à la bataille de Belchite, où il prit un caisson attelé de quatre mulets, après avoir tué les conducteurs.
Le 12 avril 1813, ce vaillant militaire affronta de nouveaux périls; mais cette journée, dans laquelle il fit des prodiges, termina sa destinée. Ce fut près de Villena qu'il périt généralement regretté de ses chefs et de ses égaux.

GUIGOU (Pierre-Louis), né à Marseille, le 1er mars 1789, membre de la Légion d'Honneur.
Lieutenant-colonel du 37e régiment. — (1835.)
Il y a toujours dans les régiments des hommes de résolution, fermes, hardis, qui entraînent par leur exemple, et qui donnent l'impulsion ; parmi ceux qui brillèrent par ces qualités au 14e régiment, on nommait le capitaine-adjudant-major Guigou.
Soldat le 29 juillet 1808, capitaine le 16 septembre 1815, en moins de huit années il parcourut les grades intermédiaires ; c'est assez dire qu'il se distingua dans chacun de ces grades. Intelligent, il était propre aux détails du service intérieur ; brave, il affrontait les dangers du combat.
Autant d'années de service au 14e, autant de campagnes périlleuses ; il en fit sept en Espagne, et une dernière à l'armée des Alpes.
Le 12 septembre 1811, le détachement de 200 hommes du 14e, qui occupait la petite ville de Balaguer, en Catalogne, fut attaqué à l'improviste par 600 ennemis. Le moment était pressant ; le sergent-major Guigou le saisit heureusement ; il parvient, en peu d'instants, à rassembler sa troupe, qui se jette aussitôt sur les assaillants ; ceux-ci sont mis en déroute et perdent beaucoup des leurs, entr'autres leur chef **MONTARDI**, fameux par son audace et ses déprédations. Sa conduite dans cette affaire, à laquelle il prit une part si active, lui mérita des éloges, et d'être cité le lendemain à l'ordre de l'armée d'Aragon.
A l'armée des Alpes, au mois de juin 1815, sa valeur parut avec éclat aux combats des 15, 22 et 28, à St-Pierre d'Albigny, Moutiers et l'Hôpital, dans lesquels l'armée austro-sarde perdit plus de 2,000 hommes, dont moitié prisonniers, tandis que nous n'eûmes que 83 blessés.
Après ces trois journées si glorieuses pour le 14e régiment, l'adjudant-major Guigou, cité à l'ordre de l'armée, obtint l'étoile de la Légion d'Honneur, que le gouvernement de la restauration ne reconnut pas d'abord, et qui ne lui fut rendue que le 24 août 1820.
Il fut blessé le 11 mars 1811, en poursuivant l'ennemi dans le défilé de Cobeta, à la suite de l'affaire de Molina, qui eut lieu le 9, et où il s'était montré, comme de coutume, avec cette assurance et cet élan, qui, à la guerre, assurent le succès.

HENRIOD (François), baron, maréchal-de-camp, officier de la Légion d'Honneur, né le 21 octobre 1765, à La Rivière, département du Léman.
Le 12 octobre 1782, il entra au régiment de Berwick (88e de ligne). Ce fut dans ce corps qu'il apprit le métier des armes ; mais il ne put se faire remarquer que par son zèle *à soldats d'Ulm ! A la* **baïonnette !** Il avait donné l'élan, et, dirigeant les coups, il porta cette colonne contre celle de l'ennemi, dans le défilé où il s'était engagé : là, rien ne résiste à l'impétuosité des Français ; les Russes sont culbutés à coups de baïonnette sur un espace de quatre cent cinquante toises ; le défilé fut encombré de leurs cadavres, et la division **GAZAN**, heureusement dégagée, rejoignit, à une lieue de Diernstein, la division **DUPONT**. Cette action, dans laquelle le major Henriod eut deux chevaux tués sous lui, lui valut l'étoile d'officier de la Légion-d'Honneur.

A Eylau, le 8 février 1807, il ne déploya pas moins de courage : le général de brigade, sous les ordres duquel était le 14e régiment, ayant péri dès le commencement de la bataille, le colonel Henriod le remplaça : il sut inspirer des prodiges de valeur et de résolution ; atteint bientôt lui-même, il ne voulut point quitter le poste du péril, et, quoique blessé, il continua à donner ses ordres au milieu de ce carré immortel marqué par le sang de plus de treize cents tués et blessés du 14e.
Le 10 juin 1807, à la journée d'Heilsberg, encore si meurtrière pour le 14e régiment, il fut frappé à la cuisse par un boulet qui traversa son cheval de part en part.
En Espagne, sa réputation acquit un nouvel éclat ; le colonel Henriod y commanda pendant deux ans le corps avec lequel il s'était couvert de gloire dans la campagne de Pologne. Le 25 novembre 1809, il le conduisit à l'attaque et prise d'assaut du mont Tremedal, le guida dans diverses autres occasions, montra toujours le même dévoûment, et devint général le 3 juillet 1810.
Le combat de Terrega, livré le 13 janvier 1811, et la défense de Lerida en 1812, lui ont mérité des éloges qui doivent rendre son nom historique. Lorsqu'en 1814, après de funestes événements, la guerre menaça d'envahir notre territoire, on le compta parmi les généraux qui firent le plus.
Le 11 novembre 1805, à Diernstein, le maréchal **MORTIER**, avec la division **GAZAN**, forte de 5,700 hommes, eut à combattre pendant une journée trente mille Russes dont il était enveloppé sur quatre lignes de profondeur. Ce fut le major Henriod qui décida le sort de ce combat, si célèbre dans nos fastes militaires[1] ; il réunit sur un plateau le 100e régiment avec une partie des autres corps ; leur fait une harangue courte, mais énergique, qui est accueillie par les cris de vive l'empereur : *Montrons que nous ne sommes pas les soldats d'Ulm ! A la baïonnette !* Il avait donné l'élan, et, dirigeant les coups, il porta cette colonne contre celle de l'ennemi, dans le défilé où il s'était engagé : là, rien ne résiste à l'impétuosité des Français ; les Russes sont culbutés à coups de baïonnette sur un espace de quatre cent cinquante toises ; le défilé fut encombré de leurs cadavres, et la division Gazan, heureusement dégagée, rejoignit, à une lieue de Diernstein, la division Dupont. Cette action, dans laquelle le major Henriod eut deux chevaux tués sous lui, lui valut l'étoile d'officier de la Légion-d'Honneur.
A Eylau, le 8 février 1807, il ne déploya pas moins de courage: le général de brigade, sous les ordres duquel était le 14e régiment, ayant péri dès le commencement de la bataille, le colonel Henriod le remplaça : il sut inspirer des prodiges de valeur et de résolution ; atteint bientôt lui-même, il ne voulut point quitter le poste du péril, et, quoique blessé, il continua à donner ses ordres au milieu de ce carré immortel marqué par le sang de plus de treize cents tués et blessés du 14e.
Le 10 juin 1807, à la journée d'Heilsberg, encore si meurtrière pour le 14e régiment, il fut frappé à la cuisse par un boulet qui traversa son cheval de part en part.

1 Nous avons extrait ce qui suit, en ce qui concerne le général Henriod, d'une relation pleine d'intérêt de la bataille de Diernstein, par le colonel Talandier, commandant la place de Strasbourg (Journal de l'armée, année 1835, nº 5.) :.....
» …. Dans cette extrémité, le maréchal voulut, avant de prendre une détermination, consulter les généraux avec les chefs de corps, › qu'il réunit autour de lui; il n'était question dans l'avis qu'il attendait, que d'une vigoureuse résolution d'où devait ressortir l'ancre de salut pour tant de braves. »
» Le major Henriod, du 100e régiment, qui s'était fait remarquer dans le combat de Loïben par une valeur éclatante, fut appelé à ce conseil par ordre du maréchal. Cet officier, interrogé, proposa de se mettre à la tête des grenadiers de son régiment ; de pénétrer, par sections de sept hommes de front, dans le chemin muré par où l'ennemi s'avançait ; de culbuter à la baïonnette ses premiers rangs, qui, en se rejetant en arrière, presseraient le centre de la colonne, laquelle, ne pouvant plus avancer ni reculer par la porte de Diernstein, trop étroite pour donner passage à cette troupe ainsi refoulée, serait forcée, pour ne point être étouffée, à escalader les murs du chemin, pour s'ouvrir un passage ; mais qu'il convenait, au moment de l'attaque, de faire feu sur la colonne russe par le prolongement des murs, pour y porter du désordre, ajoutant que chaque section, en se relevant tour à tour, devait coopérer au succès de cette attaque.
» Cet avis, donné et expliqué avec autant d'assurance que de clarté, plut au maréchal, et il en ordonna l'exécution immédiate.
» La nuit, devenue tout-à-fait obscure, devait seconder nos projets.....

En Espagne, sa réputation acquit un nouvel éclat ; le colonel Henriod y commanda pendant deux ans le corps avec lequel il s'était couvert de gloire dans la campagne de Pologne. Le 25 novembre 1809, il le conduisit à l'attaque et prise d'assaut du mont Tremedal, le guida dans diverses autres occasions, montra toujours le même dévoûment, et devint général le 3 juillet 1810.
Le combat de Terrega, livré le 13 janvier 1811, et la défense de Lerida en 1812, lui ont mérité des éloges qui doivent rendre son nom historique. Lorsqu'en 1814, après de funestes événements, la guerre menaça d'envahir notre territoire, on le compta parmi les généraux qui firent le plus d'efforts pour s'opposer aux progrès des armées de la coalition. Il parut alors infatigable, et ne fut pas un jour sans se mesurer avec des forces supérieures. Partout, quand il fallait aller au feu, il trouvait des hommes déterminés. Nul ne connut mieux que lui le grand et utile secret de se faire obéir et de se faire estimer : constant et rigide observateur de la discipline, mais juste en même temps, il savait à propos punir et récompenser ; les militaires sous ses ordres redoutaient sa sévérité, mais ils n'ignoraient pas sa sollicitude pour eux, et tous se plaisaient à lui payer un tribut de respect et de reconnaissance.
Le général Henriod, retiré à Maubuisson près Pontoise (Seine-et-Oise), est mort en 1825.

IGNARD (Jean-Claude), sous-lieutenant, membre de la Légion d'Honneur, né à Langres, département de la Haute- Marne.
Il avait dix-huit ans lorsque, le 27 mai 1808, il entra comme soldat au 14e régiment. L'Espagne fut le premier théâtre de sa valeur. Le 19 juillet 1810, blessé d'un coup de feu au côté droit, devant Morella, il obtint son premier avancement sur le champ de bataille. Cinq mois après, au combat de Jana, le 5 novembre, où on le vit donner de nouvelles preuves de bravoure, il eut les deux jambes traversées d'une balle et reçut un coup de lance à la tête.
Le 3 juin 1813, à l'affaire de Carcagente, il devança ses camarades, et leur imprima, par l'exemple de son intrépidité, cet élan qui décide de la victoire. Sa conduite dans cette journée lui valut l'honneur d'être cité à l'ordre du jour de l'armée, et lui mérita de brillants éloges de la part du maréchal duc **D'ALBUFERA**.
En 1815, il fit partie de l'armée des Alpes. Le 15 juin à Tournon, en Savoie, il chargea l'un des premiers sur deux régiments piémontais qui furent culbutés par quelques compagnies du 14e. Le 28 du même mois, il montra le plus grand courage à l'Hôpital-sous-Conflans, où le régiment mit en déroute un corps de sept mille Autrichiens et Piémontais, et fit cinq cents prisonniers. Pendant cette action, Ignard, qui s'était précipité dans la mêlée, fit mordre la poussière à plusieurs ennemis.
Licencié après l'invasion du territoire, cet officier est rentré dans ses foyers en attendant que la patrie fasse un appel à son dévoûment.

KNOOPS (Jacques), né à Heel, département de la Meuse-Inférieure, en 1783, grenadier.
Entré au 14e régiment le 15 thermidor an 13.
A la bataille de Maria (Aragon), le 16 juin 1809, il prit une pièce de canon, après avoir tué l'un des canonniers espagnols qui la défendaient, et s'en servit pour faire feu trois fois sur l'ennemi.
Il fut blessé à la prise de Tarragone, le 28 juin 1811, en montant l'un des premiers à l'assaut.
Lorsqu'il combattait si vaillamment dans nos rangs, il se croyait Français ; le 21 juillet 1814, on le congédia comme étranger ; il ne se doute pas, et probablement il ignorera toujours qu'il est placé ici au nombre des plus braves soldats du 14e.

LAMBERT (André-Victor), voltigeur, né à Eurville, département de la Haute-Marne.
Le siège de Saragosse donna lieu à des traits de la plus rare intrépidité. Pendant l'attaque et prise d'assaut du couvent de St-Joseph, le 16 janvier 1809, les Espagnols, à la faveur des créneaux

derrière lesquels on ne pouvait les atteindre, faisaient sur nos troupes un feu des plus meurtriers : le voltigeur Lambert, le plus petit des soldats, mais l'un des plus braves du 14e régiment, avait vu tomber à ses côtés plusieurs de ses camarades ; résolu de se dévouer pour eux, il s'avança sous une grêle de balles. Un fossé entourait le couvent, Lambert, parvenu au bord, s'y glisse furtivement, arrive au pied de la muraille, se porte avec rapidité d'un créneau à l'autre, saisit les canons de fusil à mesure qu'ils paraissent, et changeant la direction du coup, il préserve ainsi ses frères d'armes. Un si vaillant guerrier était digne de périr au champ d'honneur ; avant la fin du siège, il fut mortellement frappé après avoir contribué à la prise d'un autre couvent dans l'intérieur de la ville.

LECOMTE (François-Charles-Honoré), capitaine, officier de la Légion d'Honneur, né le 24 janvier 1771, à Fontenay, département de la Vendée.
Il s'enrôla au 1er bataillon des deux-Sèvres le 8 septembre 1791 ; nommé sous-lieutenant en l'an 2, lieutenant en l'an 8, et capitaine le 23 ventôse an 11, il passa au 14e régiment le 12 mars 1809.
Le 13 messidor an 8, lors de l'affaire qui eut lieu à Noirmoutiers, entre les Anglais et les Français, Lecomte, alors lieutenant de la 1re compagnie franche de la Vendée, se distingua particulièrement, et contribua beaucoup au succès de cette journée, en se précipitant le premier dans le passage du Gouas, pour charger l'ennemi. A la tête de 40 hommes, il attaqua 300 Anglais, en prit 47, et en força 45 autres de se sauver à la nage, pour gagner la grande terre, où les habitants de la Cronière et de Beauvoir les firent prisonniers.
Le 12 septembre 1811, à Balaguer, en Espagne, où il tenait garnison avec 200 hommes seulement, le capitaine Lecomte, attaqué par 600 Espagnols commandés par le chef **MONTARDI**, si fameux par ses brigandages, parvint à s'en saisir au milieu des siens, qu'il mit on pleine déroute.
Le 25 octobre de la même année, cet officier, aussi intelligent que brave, ayant reçu l'ordre de se porter avec 400 hommes sur la même ville de Balaguer, où s'étaient réunis 800 insurgés, fit de si bonnes dispositions, qu'il en tua plus de la moitié, ramena une centaine de prisonniers, et dispersa tout le reste.
Le 22 juin 1815, à Moutiers, en Savoie, le capitaine Lecomte, avec moins de vingt grenadiers, attaque une compagnie de chasseurs piémontais, forte de 80 hommes, arrive dans les rangs de l'ennemi avec quatre de ses braves, et, après avoir tué ou désarmé plusieurs des chasseurs qui composaient cette compagnie, il la force de se rendre prisonnière. Six jours après, au glorieux combat de l'Hôpital, l'intrépide Lecomte tua, de sa main, plusieurs Autrichiens.
La conduite distinguée de cet officier, qui a versé plusieurs fois son sang pour la patrie, a été l'objet de plusieurs mentions particulières dans les ordres du jour de l'armée d'Aragon, en date des 14 septembre et 11 novembre 1811, ainsi que dans ceux de l'armée des Alpes, des 25 et 30 juin 1815.

LEFEBVRE (Guillaume), colonel en retraite à Torcy, (Seine-et-Marne), né à Paris, officier de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint-Louis.
Pendant la durée de son service, de 1792 à 1815, il fit vingt campagnes, et c'est par son mérite et sa bravoure que de soldat il devint colonel ; il se distingua dans cent combats. Nous ne chercherons pas à le suivre dans ses prouesses : parmi tant d'actions où brillèrent ses talents et sa valeur, nous ne citerons que les suivantes, les seules qui se soient passées sous nos yeux, ou dont nous ayons pu recueillir les détails.
Le 25 germinal an 7, un détachement de trente-cinq hommes de la 14e demi-brigade de ligne, dont un bataillon était bloqué dans la citadelle de Ferrare, sortit pour se procurer des voitures, afin de débarrasser la place des matières combustibles qui l'encombraient. Le sous-lieutenant Lefebvre, commandant ce détachement, avait en partie rempli sa mission, lorsqu'une troupe d'insurgés vint s'emparer d'un pont, seul point par où il pût se retirer, et égorgea les cinq hommes qu'il y avait

postés : avec les trente soldats qui lui restaient, il soutint le choc de plus de six cents paysans, dont il mit une partie hors de combat ; cependant ayant encore perdu six des siens, il prit la résolution de se faire jour à la baïonnette pour repasser le pont : mais bientôt resserré de toute part, et réduit à l'impossibilité de se défendre plus longtemps, il succombe et va être fusillé avec sa troupe, lorsque tout à coup il entend prononcer son nom et est reconnu par le chef des rebelles, chez lequel il avait logé. Cette circonstance sauva le détachement, qui ne se composait plus que de vingt hommes avec lesquels il fut fait prisonnier et conduit au quartier-général autrichien.
A la bataille d'Heilsberg, le 10 juin 1807, tous les officiers supérieurs du 14e ayant été mis hors de combat, le capitaine adjudant-major Lefebvre prit le commandement, et continua de soutenir une lutte terrible où le régiment se fit un rempart de morts, en repoussant deux fois la charge des colonnes russes, infanterie et cavalerie, et où il essuya la mitraille de trente pièces de canon, qui, d'une distance de moins de cent pas, vomissaient la mort dans nos rangs.
En Espagne, le 25 novembre 1809, à la tête de six compagnies d'élite qu'il commandait, il prit d'assaut le couvent de Tremedal, où Villacampa s'était retranché avec cinq mille hommes.
Le 16 février 1810, avec trois compagnies d'élite, il enleva à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, un plateau retranché qui couvrait Villel, où, après avoir traversé le Guadalaviar, il entra au pas de charge.
Le 6 mars 1810, sur le Guadalaviar, près Valence, son bataillon ayant reçu l'ordre de passer le pont pour aller chasser les Espagnols d'un village occupé par leurs troupes, les grenadiers s'y élancèrent sous une grêle de balles ; mais, parvenus sur la rive opposée, un canal large et profond arrêta tout à coup leur marche : le capitaine Lefebvre, qui les commandait, s'y précipita le premier, et, malgré la rapidité du courant qui l'entraînait, il parvint à l'autre bord sous le feu de la mousqueterie, rassembla quelques planches qui s'y trouvaient, et en fit un pont à sa compagnie. Le bataillon la suivit, et dans un instant l'ennemi fut culbuté et chassé de ses positions.
Dans les premiers jours de mai 1810, les grenadiers du 14e formaient la tête de la colonne d'attaque d'Alcaniz, où les ennemis, au nombre de cinq mille, étaient retranchés et couverts par la Guadalope. Le capitaine Lefebvre s'élance le premier dans la rivière, et, suivi de sa compagnie, la traverse sous une grêle de balles. L'ennemi ne peut résister à l'impétuosité des Français; il est poursuivi de rue en rue la baïonnette aux reins, chassé de la ville et des hauteurs voisines où il s'était retiré.
Quelque temps après, le capitaine Lefebvre passa chef de bataillon au 114e.
Pendant le siège de Tarragone, au mois de juin 1811, il commanda la place de Terruel, où il fut longtemps bloqué ; sans se laisser intimider par les sommations et les menaces, il soutint les tentatives de l'ennemi jusqu'à la fin de juillet, qué la division du général **HARISPE** vint le délivrer à son retour de la conduite de la garnison de Tarragone, prisonnière.

LELEU (Pierre-Thomas), sergent-major, né à Paris.
A peine sorti de l'adolescence, il se dévoua à la défense de la cause de la liberté et de l'indépendance nationale. Il fit huit campagnes avec distinction, donnant constamment l'exemple à ses camarades : le premier au feu, le dernier à la retraite, il versa abondamment son sang pour la patrie.
A la bataille de Rivoli, le 25 nivôse an 5, le fourrier Leleu s'élança un des premiers dans les retranchements, au moment de la reprise du plateau par la 14e demi-brigade.
N'ayant pu recueillir le détail de toutes les actions par lesquelles il se signala, nous ne pouvons que rapporter la circonstance qui arrêta le cours de ses exploits et borna sa carrière militaire :
Le 14 messidor an 7, lors de l'horrible assassinat de la garnison de Ferrare, qui se commit entre Ceva et Milesimo, il reçut un coup de feu qui lui fracassa le bras et lui traversa la poitrine. On le laissa gisant sur la place ; son décès fut constaté ; et ce ne fut pas sans étonnement qu'on le vit trois mois après se présenter à sa compagnie. Il s'était mis en route dès que l'état de ses blessures le lui

avait permis ; il avait été repris, blessé et dépouillé par les Barbets, et s'était de nouveau échappé de leurs mains.
Privé de l'usage d'un bras, il jouit aujourd'hui de sa retraite à Paris, toujours constant dans ses principes, et fidèle à la cause qu'il avait embrassée.

LOMBARD (Nicolas), sergent de grenadiers, né en 1781, à Silvarouvre (Haute-Marne), entré au régiment le 1er germinal an 11, retraité en 1814, membre de la Légion d'Honneur.
Douze années de service furent douze ans de gloire pour ce brave sous-officier ; partout il combattit vaillamment avec le 14e. Les murs de Saragosse, sous lesquels eurent lieu de brillantes prouesses, le virent rivaliser avec les guerriers les plus intrépides ; aucun danger, aucun obstacle ne le rebutaient. Lorsqu'on eut pris la résolution de mettre le feu sur un point indiqué dans la ville, ce fut lui que le chef de bataillon d'artillerie **BAUDIN** chargea de l'exécution de cette pilleuse entreprise. Dans le cours de ces longs travaux du siège et de ces combats sans cesse renouvelés, resté seul dans un clocher, il s'y enferma et se défendit longtemps contre une multitude d'assaillants qu'il empêcha d'y pénétrer.
A l'attaque du couvent de St-Monique, le 30 janvier 1809, il monta l'un des premiers à l'assaut.
A la prise de Tremedal, le 25 novembre 1809, il donna également l'exemple en devançant ses camarades au milieu des retranchements, qui furent emportés à la baïonnette.
Sa conduite à l'affaire de Balaguer, le 25 octobre 1811, lui valut l'honneur d'être mentionné à l'ordre du jour : il l'avait mérité en arrivant le premier à l'ennemi.

MAITROT (Pierre-Louis), sergent de grenadiers, né en 1768, à Montbéliard (Haut Rhin), membre de la Légion d'Honneur.
Les premiers exploits de ce sous-officier datent de son entrée au service, le 1 mars 1793. A la bataille de Courtray, le 22 floréal an 2, il se défendit seul contre trois dragons ennemis, en tua un, et fit les deux autres prisonniers.
Devant Vérone, le 16 germinal an 7, il se dévoua à la sécurité de ses compagnons d'armes : afin de préserver son bataillon de toute surprise, il alla au travers mille périls se placer en observation sur une éminence, d'où il pouvait apercevoir les mouvements des Autrichiens : il n'eut pas plutôt reconnu la direction de leurs colonnes, qu'affrontant de nouveaux dangers, il courut avertir ses chefs, et fut assez heureux d'arriver à temps. Mais cette première action ne suffisait pas à son intrépidité, il repartit sur-le-champ avec dix grenadiers, et se mit en embuscade dans une position, d'où il réussit à inquiéter l'ennemi, qui, déconcerté par une attaque imprévue et par la contenance du bataillon, qu'il espérait prendre au dépourvu, se débanda, et fut poursuivi jusque sous les murs de la place.
Le 28 thermidor an 7, Maitrot fit des prodiges de valeur à la bataille de Novi, où la compagnie à laquelle il appartenait, et qu'électrisait son exemple, défit complètement un bataillon russe.
Pour prix de son courage, Maitrot reçut un fusil d'honneur, qui lui fut accordé par décret du 28 fructidor an 10 ; il en eût reçu cent, si chaque trait d'audace et d'intrépidité par lequel il s'est honoré, lui eût valu une récompense.
En 1807, il dut quitter les aigles du 14e. Epuisé de fatigues, criblé de blessures, il lui fallut prendre sa retraite.

MAZAN dit MASSON (Nicolas), tambour, membre de la Légion d'Honneur, né en 1779, à Aubigny, département du Cher.
Le 8 brumaire an 8, nos troupes eurent ordre d'attaquer la ville d'Acqui, dont elles étaient séparées par la Bormida. Cette rivière, naturellement rapide dans son cours, venait d'être grossie par des

pluies récentes, il fallait la franchir : l'intrépide Mazan s'y précipite le premier, et, sa caisse sur la tête, il parvient au bord opposé en battant la charge : aussitôt, malgré une grêle de balles, il s'élance sur les Autrichiens, pénètre dans leurs rangs, y porte la terreur, que la baïonnette de nos grenadiers met à son comble, et, dans peu d'instants, on voit la foule des ennemis abandonner à la fois et les remparts qu'ils devaient défendre, et les ouvrages élevés pour en couvrir les approches.
En récompense de cette action, Mazan reçut des baguettes d'honneur, accordées par décret du 28 fructidor an 10.
Il se distingua depuis cette époque comme il s'était distingué précédemment. Le dernier combat auquel il prit part, eut lieu le 13 avril 1813, à Villena, en Espagne ; il y eut une jambe emportée d'un boulet, et fut admis à la solde de retraite au mois de septembre 1814.
MAZAS (Jacques-François-Marc), colonel du 14e régiment, commandant de la Légion d'Honneur, né à Marseille (Bouches-du-Rhône).
A seize ans, il entra, le 10 avril 1781, comme soldat, dans le régiment de Bourbonnais, passa en 1782 au régiment de Champagne, et fut congédié en 1790.
Volontaire en 1792, le 20 juin 1793 il était adjudant-major du 11e bataillon de la Gironde. Son courage et ses talents lui valurent bientôt de l'avancement : le 9 thermidor an 2, promu au grade de chef de bataillon dans la 148e demi-brigade, il en devint chef le 15 germinal an 3 ; il combattit à la tête de ce corps jusqu'au 1er nivôse an 5, qu'il passa au commandement de la 34e demi-brigade en Italie, et la quitta le 2 vendémiaire an 12, époque à laquelle il parut comme colonel du 14e régiment.
Le colonel Mazas se signala partout par une habileté qui ne pouvait être égalée que par son audace et par sa prudence. Voici quelques-uns de ses faits d'armes :
En l'an 5, suivi seulement de quatre dragons, il pénétra dans Carpentras, et fit rentrer dans l'ordre et mettre bas les armes à quatre mille insurgés qui s'étaient rendus maîtres de la ville.
A Novi, le 28 thermidor an 7, il soutint avec son régiment, plusieurs charges d'un corps de l'ennemi, cavalerie et infanterie, dont il rendit les efforts inutiles.
Comme chef de la 34e demi-brigade, il la conduisit à vingt-six combats, et assista avec elle à un siège et à trois batailles rangées. Dans les occasions les plus périlleuses, il unit constamment l'intrépidité au sang-froid, et donna aux soldats cet exemple qui les électrise.
A Austerlitz, où le régiment fit merveilles, et causa à l'ennemi une perte cent fois plus forte que la sienne, le brave colonel Mazas trouva un glorieux trépas, et fut le seul officier que perdit le 14e. Il était aimé autant qu'estimé ; sa valeur et son équité le firent généralement regretter ; il avait toutes les vertus guerrières et privées.
L'empereur, voulant honorer sa mémoire, fit donner son nom à l'une des places où aboutit le pont d'Austerlitz, à Paris.

MEURIS (Michel), né en 1788, à Wonck, canton de Maestricht (Meuse-Inférieure), grenadier.
Il entra au service au 14e régiment le 10 juillet 1807.
Au siège de Saragosse, il monta le premier à l'assaut du couvent de St-Joseph, le 16 janvier 1809.
Le 18 mai 1810, il fut le second qui passa la Guadalope sous le feu de l'ennemi, devant Alcaniz.
Au combat de la Jana, pendant le blocus de Tortose, le 5 novembre 1810, il se fit jour avec sa baïonnette au travers d'un grand nombre d'Espagnols, en tua deux, et, quoique blessé, parvint à s'échapper de leurs mains.
Le 13 juin 1814, congédié comme étranger, après avoir versé son sang pour la France, il fut contraint de s'en éloigner et de changer de patrie.

MONBAILLIARD (Pierre-Eloi), capitaine, membre de la Légion d'Honneur, né en 1746, à Montreuil (Pas-de-Calais), mort à Paris.

A dix-huit ans, il s'enrôla dans le régiment de Normandie, et lorsque le terme de son engagement vint briser les liens qu'il s'était imposés dans l'âge des illusions et de l'inexpérience, il demanda son congé, et rentra dans le sein de sa famille.
Dix ans plus tard, la révolution devait réaliser ses premiers vœux ; en 1792, il entra comme capitaine dans la formation du 14e bataillon des Fédérés. Il se fit remarquer à l'armée du Nord et en Italie.
A la bataille de Rivoli, le 25 nivôse an 5, les trois bataillons de la 14e demi-brigade combattirent sur des points différents. Le capitaine Monbailliard commandait le 2e. Vers 9 heures du matin, les rangs de ce bataillon furent rompus par un grand effort que fit l'ennemi pour enlever une batterie dont le feu l'abîmait ; d'autres corps étaient aussi en désordre, et déjà les Autrichiens emmenaient les canons. A cet instant, Montbailliard s'écria : *A moi, la 14e ! ralliez- vous à ce drapeau !* A sa voix, les soldats de son bataillon reprirent leurs rangs ; ceux des autres corps s'y réunirent au nombre de plus de deux mille ; il fit battre la charge, et l'ennemi, frappé de crainte et d'étonnement, abandonna notre artillerie. Cette action eut un résultat d'une grande importance. Il ne faut pas la confondre avec celle du capitaine **BLANC**, qui se passa à la fin de la journée, et qui en termina les succès.
Le capitaine Montbailliard continua à donner des preuves de sa valeur et de son zèle, mais ce qu'il fit depuis pâlit et s'efface par l'éclat de sa conduite à Rivoli.
Admis à la retraite, après vingt-deux ans de service, il laissa au 14e régiment d'honorables souvenirs, et emporta dans ses foyers le regret de ne plus pouvoir être utile à son pays.

MOREAU (Jean-Claude), né à Lyon (Rhône), baron, grand-officier de la Légion d'Honneur, maréchal-de-camp en retraite dans le département de l'Isère.
A seize ans, il s'engagea, en 1771, au régiment de dragons de Custine, et passa, au bout de deux ans, au régiment de Rouergue, où il servit jusqu'en 1779.
Treize ans après, quand la patrie appela ses défenseurs aux frontières menacées par l'ennemi, il reprit les armes, et entra au 4e bataillon du Mont-Blanc, formé le 1er janvier 1793; il fut nommé adjudant-major un mois après, et chef de bataillon le 9 juin suivant.
Il fit avec ce bataillon trois campagnes ; sa valeur et ses talents militaires lui méritèrent le grade de chef de brigade, qui lui fut conféré le 10 messidor an 3. Il commanda en cette qualité la 15e, devenue 11e demi-brigade, jusqu'au 8 brumaire an 6, qu'il permuta avec le chef de brigade **MARCHAND**, et vint prendre le commandement de la 14e.
Le chef de brigade Moreau était animé du désir d'améliorer et de perfectionner; mais les moyens qu'il prenait ne répondaient pas toujours à ses bonnes intentions, et c'est ce qui faisait dire à un officier qui fut en grande estime dans le corps, que souvent il était occupé le jour à défaire ce qui avait été fait la veille : c'était la toile de Pénélope. Quoi qu'il en soit, pendant que le chef de brigade Moreau commanda la 14e, on vit l'esprit de corps, d'ordre et de discipline se développer et s'affermir, et l'administration prendre cette forme régulière, dont les résultats ont une si grande influence sur les succès à la guerre.
Il avait fait avec la 11e demi-brigade, en Italie, deux campagnes, où, comme dans les précédentes, il montra un courage et un sang-froid qui sont devant l'ennemi les premières qualités d'un chef de corps. C'est ainsi qu'on le vit à la 14e demi-brigade: il était beau sur le champ de bataille ; il avait un ton de commandement qui rend l'exécution facile, et entraîne le soldat : au milieu des dangers il semblait être dans son élément.
Le 6 germinal an 7, devant Legnago, où la 14e combattit pendant dix heures contre des troupes fraîches, renouvelées à mesure qu'elles étaient battues, le chef de brigade Moreau soutint longtemps cette lutte terrible où il voyait tomber ses meilleurs soldats ; il eut la gloire d'une résistance qui

coûta cher aux deux partis ; mais au milieu des élans de sa bravoure, il reçut une blessure grave qui le mit totalement hors de combat.
Nous regrettons de n'avoir pu recueillir les actions non moins glorieuses qu'il fit dans le cours de ses premières campagnes.
Le premier consul, à la suite d'une revue qu'il passa de demi-brigade, au mois de messidor an 11 voulut donner à son chef une marque de satisfaction, en le nommant, un mois après, général de brigade.

NAVEL (Bernard), lieutenant, né le 31 mai 1783, à Clinchamp, département de la Haute-Marne.
Soldat le 5 nivôse an 12, il fut nommé sous-lieutenant le 19 mai 1812, et lieutenant le 21 novembre 1813.
Il commanda en second cette fameuse compagnie franche qui tant de fois brava et battit l'ennemi pendant le siège de Dantzik. Il fut cité à l'ordre du jour les 28 août, 11 octobre et 5 novembre 1813.
Le lieutenant Navel s'est particulièrement distingué dans toutes les sorties et affaires qui eurent lieu aux environs de la place.
Dans le cours de sept campagnes qu'il avait faites précédemment à la grande armée et en Espagne, il ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'intrépidité.

PAUDELEU, soldat, né à..... département de la Somme.
Le 10 floréal an 2, à la bataille de Moëcron, entouré par trois cavaliers autrichiens, il les étonna par son sang-froid, et bientôt deux d'entr'eux tombèrent sous ses coups. Epuisé de fatigue, il ne put éviter l'atteinte mortelle que lui porta son dernier ennemi ; mais il lui fit payer de son sang la facile victoire qu'il avait obtenue.

PAUQUET (Georges), fusilier, né à Ainchy, département du Pas-de-Calais.
Atteint d'un coup mortel le 6 germinal an 7, devant Legnago, en Italie, il semble oublier sa douleur, fait encore plusieurs décharges, et ne cesse de combattre qu'en cessant de vivre.

PEUGNET (Jean-Baptiste), né en 1764, à Vraucourt, département du Pas-de-Calais, baron, commandant de la Légion-d'Honneur, colonel en retraite.
En 1791, il s'enrôla au 1er bataillon du Pas de-Calais, où il fut admis comme sergent. Le 7 septembre 1792, au moment de la levée du camp de Maulde, il était lieutenant, et se trouvait détaché avec 42 hommes au château de l'Abbaye, où il avait ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité : la résistance fut héroïque. En repoussant les assauts de l'ennemi, quarante de ses braves succombèrent. Peugnet, atteint de deux balles, et deux autres, sont les seuls qui n'aient pas été victimes de leur résolution, Le château pris, il effectua sa retraite avec ses deux compagnons, et, de quatre Autrichiens qui les attendaient au passage, trois expirèrent sous leurs coups.
En 1793 il passa capitaine au 10e bataillon du Pas-de-Calais, qui, en l'an 4, entra dans la composition du 14e régiment. Il se distingua particulièrement dans la campagne de l'an 5, aux combats d'Avio et de Cembra, les 8 pluviôse et 30 ventôse ; dans ce dernier, quoique blessé, il fit avec sa compagnie un grand nombre de prisonniers.
A la bataille de Novi, le 28 thermidor an 7, le capitaine Peugnet, avec sa seule compagnie de grenadiers, après avoir exécuté avec précision une manœuvre que lui avait ordonnée le général en chef **MOREAU** lui-même, culbuta un bataillon russe qui avait résisté au feu de deux demi-brigades et de plusieurs pièces de canon. Atteint d'une balle qui lui traversa la cuisse, il ne voulut se retirer qu'après avoir vu l'ennemi repoussé. Le 2 brumaire an 8, il entra le premier dans la ville et le château de Bosco.

Le 7 du même mois, il débusqua l'ennemi des positions qu'il occupait sur l'Orba et la Bormida, et le força à repasser cette dernière rivière.
Le lendemain 8, ayant le commandement de la colonne de droite, pour l'attaque d'Acqui, au milieu d'un feu vif et soutenu, il passa le premier la Bormida, dans l'eau jusqu'aux aisselles, chassa les ennemis de leurs positions, et les mena battant jusqu'à Acqui, dont nous nous rendîmes maîtres.
Le 25 du même mois, dans une reconnaissance au village de Busaco, chargé par des hussards autrichiens, il en renversa un d'un coup de pistolet, en blessa un autre ; mais lui-même, atteint de quatre blessures, cerné par un peloton du régiment d'Acqui qu'il avait battu dans plusieurs rencontres, il fut pris, et subit une captivité de quinze mois en Autriche.
A son retour, il reçut un sabre d'honneur qui lui fut décerné par décret du 28 fructidor an 10.
A Austerlitz, le 11 frimaire an 14, il combattit à la tête du 1er bataillon du 14e régiment, et passa le 30 du même mois au grade de chef de bataillon au 61e.
A Iéna, le 14 octobre 1806, il eut son cheval tué sous lui, et la jambe gauche traversée d'une balle. Il refusa de sortir du carré de son bataillon, et ne voulut quitter le champ de bataille qu'après la victoire.
A la grande armée, le 18 avril 1809, avec son bataillon, il enleva un village dans lequel les Autrichiens laissèrent un grand nombre de morts. Dans cette action il fut encore démonté, et reçut plusieurs contusions. Le lendemain, avec 400 hommes, il sut, par des démonstrations, tromper l'ennemi, et lui faire croire qu'il avait devant lui la division **MORAND** tout entière. Coupé de cette division, après avoir fait 1,200 prisonniers de la landvehr, il rejoignit, le 23, devant Ratisbonne, son régiment, qui le croyait au pouvoir de l'ennemi.
Nommé colonel en second le 9 juin, il commanda un régiment provisoire, avec lequel, à Wagram, il prit un village et ensuite un plateau. Et s'étant précipité dans la mêlée le sabre à la main, il tua trois Autrichiens, en blessa quatre autres, et eut lui-même le bras droit traversé d'un coup de feu.
Cette blessure lui fit perdre complètement l'usage de son bras : désormais incapable de faire la guerre, il avait droit par ses longs services à une honorable retraite ; mais l'empereur, voulant encore utiliser son dévoûment, le créa baron, et le nomma commandant d'armes. En 1811 il fut envoyé en cette qualité dans l'île du Texel et l'île de Wlilande.
Au mois de janvier 1813, il passa au commandement de la place de Barcelone, où il resta jusqu'à la fin de mai 1814, qu'il eut ordre d'en faire remise aux Espagnols.
Le 3 novembre 1814, nommé commandant d'armes de la Rochelle, il est appelé, le 15 juin 1815, à commander, dans la division **ALMEIRAS**, une brigade de gardes nationales mobiles, licenciée le 29 juillet.
Retiré dans ses foyers, après avoir fait toutes les campagnes de notre révolution, le colonel Peugnet termina une vie illustrée par de nombreux et brillants exploits, emportant l'espoir de se voir revivre dans un fils, comme lui animé de l'amour de la gloire et de la patrie.

POINCHEVALLE (Jean-François), lieutenant-colonel en retraite, chevalier de St-Louis et de la Légion d'Honneur, né en 1763, à Autheuil, département de l'Oise.
Au commencement de la guerre de la révolution, il voulut contribuer à la défense du territoire, et s'enrôla le 26 septembre 1792 au 9e bataillon de la Seine-Inférieure, qui fit partie du 14e régiment.
Capitaine le 9 décembre 1792, il fit en cette qualité onze campagnes aux armées du nord, d'Italie, des Grisons et au camp de Boulogne.
Nommé chef de bataillon au 36e régiment le 28 octobre 1808, il fut appelé l'année suivante au 51e ; il fit avec ces deux corps cinq campagnes à l'armée du midi en Espagne, et reçut, le 10 mai 1813, le brevet de major. Il quitta alors la Péninsule, et fit partie de la grande-armée, où il commanda la 32e demi-brigade provisoire, composée des 3es bataillons des 56e et 72e régiments. A l'organisation de

l'armée, en 1814, il concourut au 6e régiment d'infanterie légère, et fut envoyé en demi-solde. En 1815, il guida à l'armée des Alpes les 6e et 7e bataillons d'élite de l'Isère, et fut remis en non-activité en 1816.
Dans le cours de dix-huit campagnes, le lieutenant-colonel Poinchevalle trouva souvent l'occasion de se signaler ; jamais il ne la laissa échapper : nous regrettons que le nombre de ses belles actions nous force d'en abréger le récit, pour ne pas sortir des bornes que nous nous sommes tracées dans cette Galerie militaire.
A l'armée d'Italie, le 3 frimaire an 5, Poinchevalle, alors capitaine, contribua particulièrement à repousser une sortie de Mantoue. Cinq mois après, lorsque Trente nous fut repris, à l'aide de quelques soldats il sauva une pièce de canon dont l'ennemi allait s'emparer. Devant Legnago, le 6 germinal an 7, avec sa compagnie il enleva de vive force une importante position, et s'y maintint malgré les charges auxquelles il était exposé.
Embarqué sur la flottille de Boulogne, il participa à plusieurs combats, et notamment le 14 brumaire an 12, qu'il reçut une blessure grave à bord du bateau no 21.
La guerre d'Espagne ne fit pas moins briller son habileté que sa valeur. Chef d'une colonne mobile dans la Sierra de Cordoue, pendant trois mois de l'année 1810 il parcourut les montagnes à la recherche des rebelles, les atteignit dans leurs retraites presqu'impénétrables, les battit dans toutes les rencontres, et détruisit plusieurs de leurs bandes. Le 9 juillet, il défit celle du terrible *El-Cojo* qui fut tué avec quatre-vingt-trois des siens. Le maréchal **SOULT** le cita honorablement dans l'ordre du jour du 14 juillet.
Le 16 septembre 1811, avec une colonne qui lui avait été confiée, il s'empara d'Obeocan, et en chassa l'ennemi, qui fut entièrement culbuté.
Neuf jours après cette brillante expédition, avec son seul bataillon il arrêta pendant plusieurs heures, près de Ximena, une division ennemie, qu'il empêcha de se porter sur un point où elle devait couper la retraite de la brigade dont il faisait partie.
Le 27 août 1813, à l'affaire de Lübnitz en Saxe, il donna des preuves d'un courage et d'une résolution au-dessus de tout éloge. Démonté et blessé au milieu du 3e bataillon du 72e régiment, il parut insensible à la douleur, et continua de combattre avec sa petite phalange de héros, longtemps inébranlable, mais qui fut vaincue par un ennemi nombreux qui lui passa sur le corps : les braves ne sont pas toujours heureux.
Pendant la courte et malheureuse campagne de 1815, il eut plusieurs engagements avec les troupes de l'armée Austro-Sarde, et fut blessé dans une reconnaissance près de Chambéri.
Tel est l'ensemble de la carrière militaire de cet officier supérieur ; toujours en présence des ennemis de la France, il eut la gloire de verser son sang pour elle. Si l'on veut des témoignages de son désintéressement et de sa probité, que l'on interroge les habitants du département de la Haute-Marne : pendant quatre ans il remplit chez eux les fonctions de capitaine de recrutement, et chacun d'eux ne put lui refuser son estime.

PONS (Jean-Honoré), chirurgien aide-major, membre de la Légion d'Honneur, né en 1771, à Vence, département du Var.
Le troisième jour complémentaire an 3, Pons se rendant au village de Dulce-Acqua (Piémont), pour porter des secours aux blessés, tomba au milieu d'un détachement de 25 hullans ; enveloppé par eux, il ne pouvait leur échapper qu'en franchissant une rivière ; il la traversa à la nage, et revint à nos avant-postes, où il engagea soixante chasseurs corses à l'accompagner. Aussitôt il partit avec cette poignée de soldats ; en posta une partie à l'entrée des défilés, se mit à la tête des autres, pénétra au pas de charge dans le village, fit des prisonniers, et fit transporter par eux les blessés auxquels il était venu donner ses soins.

Après cette expédition, il se mit en route pour regagner le camp. A peine a-t-il fait quatre cents pas, qu'un parti d'Impériaux se présente pour l'arrêter : sans se déconcerter, Pons range en bataille sa petite troupe, attend l'ennemi à bout portant, fait sur lui une décharge de mousqueterie, et le force à la fuite après lui avoir tué un officier et pris quelques hommes. Pons était en veine de succès ; il voulut finir la journée par une action d'éclat. Après avoir fait ses pansements et mis en sûreté ses prisonniers, il alla attaquer quatre cents Allemands qui couronnaient un mamelon, les mit en déroute, les poursuivit avec les braves chasseurs dont il électrisait le courage, descendit rapidement dans la plaine, où nos bataillons étaient aux prises avec ceux de l'ennemi, et, par cette apparition subite, décida de la victoire.
De soixante chasseurs que guida l'intrépide Pons, trois seulement furent blessés : ces soldats déterminés firent mordre la poussière à six Autrichiens, en mirent vingt-trois hors de combat, firent cent quatorze prisonniers, et contribuèrent en outre à un avantage des plus signalés. Pons tua de sa propre main deux hullans, et enleva deux guidons qui furent déposés dans le lieu des séances de la société populaire de Nice.
Après avoir fait la guerre pendant dix-sept ans, l'aide-major Pons, que l'on vit partout se distinguer par son zèle, son humanité, son courage et un dévoûment à toute épreuve, est mort en 1808, sous les drapeaux du 14e régiment, pleuré des soldats auxquels sa vie avait été consacrée.

PORRA, colonel du 14e régiment.
Le 30 ventôse an 5, la 14e demi-brigade ayant enlevé de vive force les retranchements et le village de Cembra, dans le Tyrol, le colonel Porra, qui, avec un petit nombre de braves, s'était mis dans les montagnes à la poursuite de l'ennemi, se trouva tout à coup cerné par une troupe considérable de paysans insurgés, qui fondit sur lui. Aussi prompt que courageux, il se fait jour au travers des assaillants, et les disperse à l'aide de ses soldats ; mais les Tyroliens, revenant à la charge en plus grand nombre, parviennent de nouveau à l'entourer. Il veut repousser leur attaque. C'est en vain. Seul debout contre tant d'ennemis, il combat encore ; il avait l'intrépidité et la vigueur de Mars ; il frappe et renverse tout ce qui l'approche, et ne cesse de vaincre qu'en cessant de vivre : ainsi finit un guerrier à qui une valeur à toute épreuve et les plus brillantes qualités promettaient de hautes destinées. Il possédait de vastes connaissances. Aimable, franc, loyal, actif, expérimenté, quoique jeune, il entraînait tous les cœurs. Chef d'un corps nombreux, il en était le plus beau, et n'avait de rivaux que parmi les plus vaillants.

ROUELLE (Pierre-Michel), baron, maréchal de camp, chevalier de la couronne de fer, commandant de la Légion d'Honneur et chevalier de St-Louis, né au Havre, département de la Seine-Inférieure.
Entré au service comme simple soldat, il fut nommé capitaine au 9e bataillon de la Seine-Inférieure, formé le 26 septembre 1792, et qui entra en l'an 4 dans la composition du 14e régiment.
Il participa avec distinction aux nombreux combats auxquels ce bataillon eut part à l'armée du nord, où il fit quatre campagnes.
A la bataille d'Hondtzchoote, le 8 septembre 1793, à la tête de trois compagnies il fondit sur un bataillon autrichien chargé de la défense d'un pont, le mit en déroute, fit cent prisonniers, et s'empara de plusieurs voitures.
Il fit en Italie les campagnes des années 5, 6 et 7. Le passage du Tyrol, les batailles de Rivoli, de Vérone, de Magano, de Novi furent les principales actions où il déploya sa valeur.
Au combat de San-Juliano, le 2 messidor an 7, quoiqu'il n'eût qu'un demi-bataillon sous ses ordres, il défendit l'artillerie contre la cavalerie ennemie qui tentait de s'en emparer.

A la bataille de Novi, le 28 thermidor an 7, à la tête de 300 hommes, le capitaine Rouelle soutint plusieurs charges de la cavalerie russe dans diverses positions, et pendant la retraite la tint en échec. Sa conduite dans cette occasion le fit nommer chef de bataillon sur le champ de bataille.
Il passa en Bretagne, où il prit le commandement du 3e bataillon, et contribua à la conclusion de l'armistice qui eut lieu au mois de pluviôse an 8, entre les Vendéens et les troupes de la république.
En l'an 9, il fit la campagne des Grisons.
A la bataille d'Austerlitz, le 11 frimaire an 14, le colonel **MAZAS** ayant été tué, le chef de bataillon Rouelle, qui lui-même avait été blessé, prit le commandement du régiment, et se distingua surtout par la hardiesse des manœuvres qu'il fit exécuter.
Nommé major le 10 novembre 1807, il fut appelé au commandement du 5e régiment provisoire, et partit pour l'Espagne.
Après la capitulation de Baylen, il alla dégager à Madridejos un bataillon provisoire et 150 malades sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi.
Le 23 novembre 1808, à la bataille de Tudèle, Rouelle, colonel commandant le 116e régiment, enfonça le centre de l'ennemi, fit un grand nombre de prisonniers, et prit quatre pièces de canon.
Pendant le siège de Saragosse, le 12 février 1809, avec deux compagnies d'élite il enleva une grande maison retranchée, et réussit à s'y maintenir. Il fut grièvement blessé en tombant du premier étage d'une autre maison qui s'écroula dans la lutte avec les Espagnols.
Il eut une grande part à la victoire, par l'habileté de ses manœuvres, à la bataille de Maria et à la journée de Belchite, au mois de juin de la même année.
Le 9 juillet suivant, au combat de Naval et Grao, il défit entièrement les bandes de Pedrola.
Appelé au siège de Lerida, le général en chef lui confia l'avant-garde des troupes d'élite qui montèrent à l'assaut de la place le 13 mai 1810 : il répondit dignement à cette marque de confiance en franchissant le premier la brèche, où il tua d'un coup d'épée un Espagnol qui l'avait atteint de sa baïonnette au visage. Cette blessure, qui le couvrit de sang, ne l'empêcha pas de culbuter l'ennemi sur tous les points, de forcer les barricades et d'enlever de vive force plusieurs retranchements garnis d'artillerie. Ce brillant assaut amena la reddition du fort, ainsi que celle de toutes les troupes de la garnison.
Le colonel Rouelle donna de nouvelles preuves de courage sous les murs de Tortose, où il fit échouer deux sorties des assièges, les 24 et 28 décembre 1810. Ce succès le fit mentionner à l'ordre de l'armée : peu de jours après il entra le premier dans la place, dont le commandement lui fut confié.
A Benicarlo il remporta de grands avantages sur les Espagnols, dans les combats des 9 et 12 avril 1811, dont tout l'honneur lui appartient.
Une action plus éclatante lui mérita bientôt celui d'être mentionné de nouveau dans un ordre du jour. Pendant le siège de Tarragone, attaqué par 6,000 Espagnols sortis de la place, il sut contenir leurs efforts pendant une heure ; et, quoique blessé au bras gauche lorsque l'engagement ne faisait que commencer, il les mena battant jusqu'à leurs palissades, sous le feu de l'escadre des Anglais leurs alliés, qui les prenait en flanc, et leur tua plus de 600 hommes.
L'affaire d'Ibi, où les Espagnols perdirent plus d'hommes qu'ils n'en avaient à combattre, et celle d'Yécla, où ils éprouvèrent une défaite complète, furent également glorieuses pour nos armes et pour le colonel Rouelle, qui ne tarda pas à obtenir la récompense de tant de travaux. Nommé général de brigade le 6 mai 1813, bientôt après il sut, comme gouverneur du fort de Sagonte et de la ville de Murviédro, rendre inutiles pendant onze mois les attaques réitérées de l'ennemi. Abandonné à lui-même au milieu des Espagnes, sans communication avec sa patrie, sans espoir d'être secouru, le général Rouelle méprisa les offres et les menaces d'un ennemi qui employa toujours sans effet la force des armes, et dont il déjoua la ruse et les artifices. Il acquérait de plus en plus la certitude que

sa petite garnison était invincible, lorsqu'il reçut l'ordre de remettre le fort de Sagonte et la ville de Murviédro à l'armée espagnole, qui en prit possession le 23 mai 1814.
Le 8 juin suivant il rentra en France, ramenant avec lui sa garnison, ainsi que celle de Péniscola et d'Hostalrich.
Il est mort le 13 février 1833, à l'âge de 63 ans, au Havre, emportant les regrets de sa ville natale et particulièrement de la garde nationale, dont il était le digne commandant.

SAVARY (Charles-Joseph-Louis-Marie), né à Marcq, département des Ardennes, colonel, officier de la Légion d'Honneur.
Il avait à peine vingt ans lorsque, le 12 mars 1792, il entra comme sous-lieutenant au 83e régiment, où un an après il obtint le grade de lieutenant.
A dater de la fin de l'an 4, il fut employé au corps d'état-major comme adjoint et comme aide-de-camp. Capitaine le 21 pluviôse an 6, il passa avec ce grade aux chasseurs a pied de la garde impériale le 11 frimaire an 9. Officier distingué par son mérite et ses talents, il était propre aux divers emplois qu'on lui confiait ; doué d'un esprit vif, d'un jugement prompt et sûr, il joignait à ces qualités un dévoûment et une activité qui ne pouvaient être comparés qu'à sa bravoure.
Il fut choisi comme adjoint à l'état-major de l'armée de St-Domingue le 4 brumaire an 10, et nommé chef de bataillon commandant les gardes du général en chef. Rentré en France le 9 germinal an 11, il passa avec ce grade au 59e régiment le 11 fructidor même année.
Nommé major du 7e régiment de ligne le 4 complémentaire an 13, il vint, le 30 frimaire an 14, remplacer au 14e le colonel **MAZAS**, tué à Austerlitz.
Pendant la durée de son service, il fit quinze campagnes qui furent remplies d'actions brillantes que nous regrettons de n'avoir pu recueillir ; jouissant de son estime et de sa confiance entière, nous aurions pu les connaître par lui-même, mais il mourut trop tôt, non pour sa gloire, mais pour la patrie et pour ses amis.
En combattant les ennemis de la France, il reçut plusieurs blessures graves, dont une le faisait légèrement boiter ; mais devant l'ennemi il marchait toujours droit.
A la fin de la campagne de Prusse, les Russes s'étant établis sur la Wkra, le colonel Savary fut chargé de se porter de l'autre côté de cette rivière avec son régiment. Il fit ses dispositions, et, le 24 décembre 1806, le passage s'effectua sur le pont de Kolozombia et sur deux autres points qu'il avait désignés, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie.
Mais à peine déployé sur la rive ennemie, le régiment eut à soutenir le choc de tout un corps d'armée russe. Dans ce moment critique, le colonel Savary s'était porté au 1er bataillon dont il dirigeait les efforts, au milieu des plus grands dangers, lorsqu'il reçut deux coups de lance dont un l'atteignit au cœur.
L'empereur trouva l'action brillante, et dit du colonel Savary : « *Il était digne de commander un aussi brave régiment*. » Son étoile s'arrêta trop tôt ; la bataille d'Iéna l'avait fait remarquer d'une manière particulière, et sa carrière militaire lui assurait de plus hautes destinées. Sa mémoire se conservera dans le souvenir du combat où il périt. Il fut inhumé par son régiment à Plonska, avec tous les honneurs dus à son rang, à son mérite et à sa valeur.

SIMON, chevalier **DE LA MORTIÈRE (Jean-Baptiste-Charles)**, né en 1770, à Versailles, maréchal-de-camp, commandant de la Légion d'Honneur et chevalier de Saint- Louis[1].

1 En inscrivant ici le général de la Mortière, quoiqu'il n'ait pas fait partie du 14e régiment, l'auteur a voulu associer les lauriers d'un ancien ami à ceux d'autres amis dont il a pris soin de retracer les actions et auxquels il est uni par tant de liens et des souvenirs.

A l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes, il s'enrôla en 1791 au 4e bataillon de Seine-et-Oise, où il fut nommé capitaine.
Au mois d'avril 1792, lorsque le désir de préserver la France d'un joug étranger entraînait sur la frontière l'élite de la nation, le capitaine Simon renonça aux prérogatives de son grade, pour devenir sous-lieutenant au 7e bataillon d'infanterie légère, qui était déjà en présence de l'ennemi. Le maréchal **KELLERMANN**, touché du dévoûment de cet officier et du sacrifice qu'il faisait à la patrie, le plaça aussitôt comme lieutenant au 82e régiment (Saintonge), depuis 81e demi-brigade, où il redevint nommé capitaine en 1795.
A la fin de 1799, il passa au corps d'état-major, où il fut nommé chef de bataillon en 1800.
Il est cité dans le journal du siège de Mayence *pour s'être conduit avec intrépidité pendant toute la durée de ce siège.*
Le 19 septembre 1793, au combat de Torfou, au moment où la brigade **VIMEUX**, dont son bataillon faisait partie (1er du 82e régiment), venait de s'emparer du village de Gétigné, il se dévoua avec le capitaine **TESTE** et quelques soldats, en allant se poster sur la route pour couper la retraite aux Vendéens ; mais ces braves tombent presque tous sous une grêle de balles ; le lieutenant Simon seul semble invulnérable, calme au milieu du danger, après avoir épuisé son feu sur ses nombreux adversaires, il secourt son compagnon de valeur atteint d'une balle, et le rappelle à la vie au moment où la victoire est aux Républicains.
En 1798, deux bataillons de la 81e demi-brigade furent embarqués pour l'expédition d'Irlande ; le capitaine Simon, que l'on trouve toujours aux postes périlleux, n'étant pas désigné pour l'embarquement, sollicita comme une faveur et obtint de faire partie de l'expédition. La frégate *la Bellone*, à bord de laquelle il se trouvait, ayant essuyé le même jour trois combats, se trouva forcée d'amener pavillon, et les pontons d'Angleterre devinrent la récompense du dévoûment de cet officier.
Le 15 février 1800, le capitaine Simon dut la vie à cette présence d'esprit que le génie de la guerre et l'habitude des combats peuvent seuls inspirer. Marchant en avant de sa troupe près Mauves, un soldat ennemi l'ajuste à bout portant. Si tu tires, tu es mort, lui crie-t-il avec force, en lui présentant la pointe de son sabre. Le soldat ne tira pas.
Dans les combats qu'il eut à soutenir pendant la même campagne contre la légion royale du Perche, sa conduite sur ce théâtre des discordes civiles et sa modération, furent admirées de ses adversaires mêmes, et lui firent décerner par le directoire du département d'Eure-et-Loir, une paire de pistolets et un cheval.
Pendant la campagne d'Hanovre, en 1803, il sut concilier le bien-être de la troupe avec le repos des vaincus. La valeur qu'il déploya dans les divers commandements confiés à ses talents, lui mérita le grade de colonel.
En 1809, il fut nommé commandant d'armes avec rang de général de brigade. Admis à la retraite en 1811, les dangers de la patrie lui firent reprendre les armes au mois de janvier 1814. Chargé du commandement de Langres, il trouva la place dépourvue de tout, et la garde nationale refusant de concourir à sa défense. Avec 50 grenadiers de la vieille garde, 25 jeunes soldats du 135e régiment et une brigade de gendarmerie, le général de la Mortière contint l'ennemi intérieur, et arrêta une armée de 40,000 hommes sous les murs de la ville. Par la contenance et l'opiniâtreté qu'il montra dans cette occasion, il obtint une capitulation honorable, et retarda de deux jours la jonction des corps d'armée autrichien et wurtembergeois, ainsi que la marche d'une division russe, résultat de la plus grande importance à la guerre.
Dans le cours de dix-huit campagnes qu'il fit avec distinction, il a été trois fois blessé et deux fois prisonnier de guerre.

Il reçut, au mois de frimaire an 8, un sabre à titre de récompense nationale, et fut promu dans la Légion d'Honneur, officier le 25 prairial an 12, et commandant en 1833.
A la seconde invasion, en 1815, il fut assez heureux pour préserver Versailles, sa ville natale, comme il avait préservé celle de Langres en 1814. Il obtint du maréchal **BLUKER,** qui se ressouvint de sa modération en Hanovre, qu'il fit cesser le pillage et le désordre auxquels se livraient ses troupes, furieuses de la destruction aux portes de la ville, de deux régiments prussiens.

STAHL (Jean-François), chef de bataillon, officier de la Légion d'Honneur, né en 1773, à Paris.
Plein de ce feu sacré qui, au seul nom de la patrie, embrase les cœurs généreux, Stahl partit comme volontaire dans le 14e bataillon des Fédérés nationaux, formé le 4 août 1792, et qui fit partie de la 29e demi-brigade, devenue 14e régiment. Il eut un avancement peu rapide ; ce ne fut qu'après plus de six années de service qu'il parvint au grade de sous-lieutenant le 6 nivôse an 7. Sous-officier, il se faisait remarquer parmi ses camarades ; il devint bientôt l'émule des officiers les plus distingués. Il fut nommé lieutenant le 16 floréal an 10, et capitaine le 1er pluviôse an 11. Il combattit en Belgique, en Hollande, en Italie : le régiment n'eut pas une affaire qu'on ne le trouvât au poste le plus périlleux.
A Austerlitz, où il commandait une compagnie de voltigeurs, il concourut particulièrement, par son courage et sa présence d'esprit, aux brillants résultats qui valurent au régiment l'honneur d'être cité comme un de plus vaillants de cette journée.
Le capitaine Stahl ne tarda pas à recevoir la récompense des services qu'il avait rendus dans cette campagne. Nommé chef de bataillon le 4 avril 1807, il assista le 10 juin à la bataille de Heilsberg, où le 14e eut à soutenir les efforts d'un corps considérable de Russes et de Prussiens. Le colonel **HENRIOD** et le chef de bataillon **LEMERCIER** mis hors de combat, Stahl, quoique blessé, prit le commandement du régiment au moment où il essuyait le feu de 30 bouches à feu battant l'un des angles de son carré et à moins de 100 pas. Deux fois de nombreux escadrons le chargèrent, et deux fois ils furent repoussés. Las enfin de prodiguer en vain ses efforts, l'ennemi fait avancer une colonne formidable d'infanterie et de cavalerie qui vint se ruer sur le carré du 14e. L'action touche à sa fin : jamais on n'opposa tant de sang-froid à tant de périls. Stahl épuisé de fatigue et affaibli par la perte de son sang, est forcé de se retirer, et l'adjudant-major **LEFEBVRE**, son ami, continue à soutenir un combat qui coûta cher aux ennemis, dont les cadavres amoncelés sur trois des faces du carré, attestaient, après la victoire, la valeur des guerriers qui les avaient couchés dans la poussière.
La guerre d'Espagne fournit à Stahl de nouvelles occasions de se distinguer. Au premier siège de Saragosse, il dirigea l'attaque de plusieurs ouvrages avancés qui couvraient la ville, et des premières maisons qui tombèrent au pouvoir des Français. Le 4 août 1808, avec son bataillon il pénétra, à la tête de la colonne, dans la grande rue dite *le Cosso*. Arrivé au cœur de la place, les Espagnols démasquèrent une batterie dont les foudres arrêtèrent l'impétuosité de nos soldats ; au même instant un déluge de feu partit à la fois des toits, des fenêtres, et de toutes parts des matières combustibles s'enflammaient. Stahl, que sa présence d'esprit n'abandonna point, trouve dans sa prudence les moyens de préserver les braves que l'exemple de son audace avait entraînés sur ses pas : le 14e barricada les rues avec des sacs de laine, se retrancha dans le couvent de St-François, et se maintint dans la ville.
Au second siège de Saragosse (du 20 décembre 1808 au 20 février 1809), le général en chef forma un bataillon d'élite destiné à tenter les coups les plus hardis. Stahl est nommé commandant de ce corps, dont les quatre compagnies de voltigeurs du 14e firent partie. Ce fut avec ces braves qu'il emporta d'assaut le monastère de St-Joseph, que les assièges avaient transformé en une véritable forteresse. Cette action eut lieu le 16 janvier.

Quatre jours après, le chef de bataillon Stahl est chargé d'enlever de vive force la redoute de l'Huilerie, située sur le cordon des couvents fortifiés, et dont l'artillerie inquiétait singulièrement nos travailleurs ; il franchit le Gallego ; mais, au moment où il s'élance dans les retranchements, il est atteint d'une balle, tombe et meurt non loin du lieu où son intrépidité s'attendait à un triomphe. Il avait donné l'impulsion, la redoute tomba en notre pouvoir. Stahl fut généralement regretté. Il était fait pour devenir un habile général ; il en avait du moins toutes les qualités : bravoure, amour de la gloire et de la patrie, sagesse, équité, expérience ; il était d'un esprit cultivé, d'un jugement sûr et prompt, et possédait des connaissances dans toutes les parties de l'art militaire : il avait les vertus du citoyen, et fut un modèle de piété filiale.

TACY, dit **TAXIS (Claude),** capitaine, membre de la Légion d'Honneur.
Il avait commencé à servir avant la révolution, et quand la guerre eut éclaté, il entra comme lieutenant au 14e bataillon des Fédérés nationaux, qui fit partie du 14e régiment. Taxis fut compté parmi les plus braves d'un corps dont les exploits tinrent souvent du prodige : il concourut aux premiers triomphes de la république, et eut sa part des lauriers cueillis sous l'empire. Pendant la conquête de la Belgique, il montra souvent une intrépidité à l'épreuve de tous le périls. Le 10 septembre 1793, devant la petite ville de Messine avec quelques soldats il débusqua l'ennemi retranché dans un cimetière, et fut blessé à la jambe en chargeant sur une pièce de canon dont il parvint à s'emparer.
Dix jours après, à Werwick sur la Lys, il s'élança sous une grêle de balles, détruisit un cheval de frise, combattit seul contre deux hussards tout montés, et les fit prisonniers. Le surlendemain, lors de l'enlèvement d'assaut des retranchements d'Halluin devant Menin, par le 14e bataillon des Fédérés, Taxis, à la tête de cent tirailleurs, fonça sur quinze cents Hanovriens, les épouvanta par son audace, les mit dans une position difficile, et les força à mettre bas les armes.
Il ne déploya pas moins de valeur dans cent autres combats. Pendant les glorieuses campagnes d'Italie, au siège de Mantoue, le 3 frimaire an 5, dans l'une des sorties de la garnison de cette place, suivi de quelques grenadiers, il se précipita sur une batterie et enleva une pièce de canon.
Admis à la solde de retraite en 1807, après avoir partagé les travaux et les dangers du 14e régiment depuis le commencement de la guerre, le capitaine Taxis, couvert d'honorables cicatrices et épuisé par de longues fatigues, ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait si bien mérité : il mourut à Sedan, où il avait fixé sa résidence.

THUILLIER, capitaine en retraite à Burtoncourt, département de la Moselle, membre de la Légion d'Honneur.
Le 8 pluviôse an 5, Thuillier, alors sergent de grenadiers, s'élança à la tête de quelques braves, et enleva sous le feu de l'ennemi un des chevaux de frise dont étaient garnis les retranchements d'Avio en Tyrol. Par cette intrépidité, il ouvrit un passage à sa compagnie, qui aussitôt se précipita en avant.
Le 8 brumaire an 8, le lieutenant Thuiller se jeta dans la Bormida, la traversa sous une grêle de balles, et entraîna par son exemple les grenadiers, qui, jaloux d'imiter son courage, parvinrent en un instant à la rive opposée. Et se portant avec rapidité sur la ville d'Acqui, il désarma la garde d'une des portes de la place, que son audace fit tomber au pouvoir des armes françaises.
Le 14 octobre 1806, la journée d'Iéna ajouta encore à la réputation du capitaine Thuillier. Pendant cette mémorable bataille, il commanda deux compagnies de voltigeurs, à la tête desquelles il culbuta, dans un bois, un bataillon prussien, et s'empara de deux pièces de canon.

WATTEL, chef de bataillon, né à Turcoing, département du Nord.

A l'époque où les efforts de la France pour renverser le despotisme provoquèrent les attaques d'une coupable ligue, Wattel, animé d'un saint enthousiasme pour la liberté, s'arma des premiers pour la défendre. Chef d'un corps franc de chasseurs, qu'au sein même de sa ville natale il avait levé et équipé à ses frais, il se signala fréquemment par les coups les plus audacieux, par les entreprises les plus hardies. Infatigable et ne redoutant aucun péril, placé dans son pays et sur un terrain qu'il connaissait parfaitement, il ne laissa échapper aucune occasion de nuire à l'ennemi. Attaquer les détachements isolés et les reconnaissances, dresser des pièges, se placer en embuscade, tels étaient pour lui les exploits de la journée, et il n'y avait pas de nuit qu'il n'enlevât quelque poste ou ne s'emparât de quelque magasin. Parfois il s'aventurait seul, et rarement, quand il méditait une expédition difficile, il emmenait avec lui plus de trois ou quatre hommes déterminés. Souvent on le vit affrontant les balles, foncer le sabre à la main sur une troupe nombreuse, et frapper des coups si précipités et si sûrs que tout ce qui l'approchait en était renversé ; il mettait ainsi en fuite des pelotons entiers, et était assez heureux pour ne pas être atteint. Il ne montrait jamais plus de gaîté que quand venait le moment d'exécuter une charge ; alors rien ne pouvait arrêter son impétuosité ; il culbutait tout devant lui, et ne s'arrêtait pas même pour faire des prisonniers : il eût cru ce soin indigne de lui, tant sa bouillante ardeur ne connaissait ni obstacle ni retard. Enflammés par son exemple, ses chasseurs faisaient aussi des prodiges ; tous partageaient son noble élan et son brûlant patriotisme.

Était-il incertain sur les forces et la position des ennemis ? A la faveur d'un déguisement il s'introduisait dans leurs cantonnements, et au retour il tombait à l'improviste sur leurs postes. Il lui arriva même de pénétrer de la sorte dans Turcoing, de s'entretenir avec des officiers autrichiens logés dans sa propre maison, de les avertir de se tenir sur leurs gardes, et de revenir avec des renseignements qui devaient rendre leur vigilance inutile.

Tous les traits de valeur et de dévoûment du commandant Wattel mériteraient d'être transmis à la postérité : nous eussions aimé à les consigner dans les fastes du 14e régiment ; mais, dans la crainte de donner pour base à notre récit des souvenirs peu fidèles, nous ne rapporterons que l'action suivante, la seule dont il ait été possible de nous procurer les détails officiels :

Au mois de juillet 1793, les Autrichiens, au nombre de trois mille cinq cents, occupaient Turcoing, et avaient établi, dans un moulin près de cette ville et de Lapenpont, un poste qui gênait beaucoup les positions françaises dans la ligne des avant-postes. A portée d'être promptement secouru, ce poste se croyait inexpugnable ; mais le brave Wattel a obtenu du général **LAMARLIÈRE** l'autorisation de le débusquer : avec six cents chasseurs à pied, il part de Mouvaux pendant la nuit, tourne Turcoing : arrive au pied de la position, après avoir, sans y répondre, essuyé une fusillade des plus vives ; se précipite à la baïonnette sur les Impériaux, en tue quarante, met les autres en fuite, et reste maître du moulin, dont la possession était pour nous de la plus haute importance.

Après les premières campagnes de la révolution, Wattel passa, en sa qualité de chef de bataillon, à la demi-brigade de la Seine-Inférieure, qui fit partie de la 29e, devenue 14e régiment. En 1797, de nombreuses blessures l'obligèrent de quitter le service ; il rentra alors dans ses foyers ; mais en s'éloignant des drapeaux à l'illustration desquels il avait contribué, il éprouva la satisfaction de revenir habiter parmi des concitoyens qu'il avait autrefois rendus témoins de son courage.
